N° 221 1er Février 1938

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

« Notre-Dame dans ma vie »

I

Le précieux petit volume du P. Bernadot[1] est un recueil de méditations, ou, d'une manière moins formaliste, une aide de pensée et de prière, et la plupart des méditations qu'il nous propose ne dépassent pas quelques lignes.

Ces lignes sont la simplicité même, une simplicité transparente, humble et presque éteinte. Malgré ou à cause de cela, elles vont profond dans l'information religieuse de la vie et elles sont pleines de Jésus.

La caractéristique spirituelle (ou l'une d'elles) des temps contemporains, peut-être est-elle qu'ils tendent à se débarrasser de cette discrimination entre piété « courante », destinée au grand public, et « haute » piété, réservée et comme privilégiée, appropriée au petit nombre, inajustée aux autres; comme si toutes les formes de la vie des âmes ne mouraient pas de son absence et de son besoin inassouvi.

1. M.-V. Bernadot, O. P., *Notre-Dame dans ma vie*, Éditions du Cerf, 1938.

Le postulat est inverse qui doit guider l'apôtre contemporain. De ce qu'il est plusieurs demeures dans la maison du Père, il se garde de conclure qu'il en faille arbitrairement sceller les portes ou fermer les chemins. Oh ! qu'il faut, au contraire, plus que jamais les maintenir ouverts !

Comme le volume précédent, *De l'Eucharistie à la Trinité*, ce petit livre est donc destiné au grand public de la piété. « On ne réfléchit pas assez, dit le P. Bernadot, sur la facilité qu'a le chrétien d'augmenter sa grâce et d'attirer Dieu dans son âme. » Et encore : « Le travail de Jésus et de Marie n'a jamais diminué leur contemplation. »

Nous emprunterons la méthode même de son désir. Suivant sa méditation sur nos voies personnelles, nous tasserons les quelque trente petits chapitres entre lesquels elle se distribue en trois compartiments où ils tombent tout naturellement : la grandeur théologique de Marie; — son âme toute sainte; — son secours maternel.

II

Il faut, là comme partout, là plus que partout, partir de l'Incarnation, ce cœur religieux du monde, le seul point d'où nous voyions à plein ce qu'il nous est donné d'apercevoir de Dieu. Il n'y a pas d'autre seuil. De celui-là seul, nous saisissons quelques lueurs de la vie en Dieu et avec Dieu, ce devancement d'éternité qui nous est offert dès ici-bas comme un effort, un commandement, une récompense, une doctrine, un amour, une plénitude, une souffrance, un désir, une nostalgie.

La première vérité que rencontre ici notre âme, c'est qu'elle n'eût pas eu Dieu sans Marie. Il ne faut pas que

les très longues habitudes chrétiennes dont nous héritons nous voilent la force de ce fait-là ni son étrangeté.

En son ardent désir, en son délice de se rapprocher de nous, Dieu nous tend des bras de chair, et d'abord des bras d'enfant. Il est venu par l'une de nous. Heureuse, infiniment heureuse, celle par qui il est venu ! *Beata me dicent...*

Or ce rôle d'intermédiaire ne s'est pas imposé à une liberté humaine, mais il l'a, au contraire, sollicitée. Il est le prodige d'une bonne volonté.

*
* *

L'éperdue magnitude des expansions de Dieu dans le monde matériel, dont il est peu de dire qu'elle se mesure à des dimensions d'univers, voici qu'elle se présente, au contraire, dans la vie spirituelle entourée d'une délicatesse et d'une discrétion infinies. Elle s'offre à l'acceptation d'une douce et parfaite enfant virginale que nous ne connaissons encore que par ce trait-là.

Du fond de sa liberté, l'enfant répond un *Fiat* souverainement humble et intelligent, « une parole de résolution et d'autorité ».

Elle répond *Fiat* à un terrifiant avenir.

Terrifiant, certes, pour nos âmes de crainte et de sollicitudes; mais pour elle il ne fut que soumission, parfaite simplicité, ouverture d'un cœur limpide, et, comme dit Bérulle, pure capacité, remplie de Jésus. Pour la première et dernière fois sur terre, nous contemplons ce duo absolu de la vie intérieure : rien qu'une âme et que son Dieu.

Et aussi ce *Fiat* lui fut une joie : une pleine, profonde, totale joie, une joie qui absorbait tout son être,

cette incommensurable joie qui marque chez les grands saints les premiers moments de l'emprise de Dieu.

L'intention de condescendance que révélait le statut primitif de l'homme et la création du premier couple sera-t-elle définitivement bafouée par le premier péché? Quelqu'un n'aura-t-il pas charge de reconstituer ce qu' « ils » auraient dû être, de recommencer la réalisation des anciens possibles? Un jour nouveau n'apparaîtra-t-il point à la ressemblance des innocents premiers jours? Marie fut cela même, un spectacle d'âme où Dieu pût reposer ses regards et refléter Sa Face, une volonté capable de collaborer avec Sa volonté, sans réserve aucune d'égoïsme humain.

Sur ce soubassement-là, sa sainteté se construisit. Regardons-la grandir, la petite servante du Seigneur.

III

Pour bien des saints, peut-être pour la plupart d'entre eux, des autobiographies, des enquêtes bien faites nous renseignent assez exactement sur les circonstances de leur existence et sur la vie de Dieu en eux. Mais une grande disette d'informations textuelles, un grand silence historique recouvre l'âme de Marie.

Une fois passée la rencontre avec Gabriel et puis cette nuit d'hiver pleine d'anges et d'hosannahs, après tous ces récits des premières joies et des premières douleurs, les Évangélistes n'accordent à la Vierge que trois ou quatre mentions incidentes. Elles ne l'arrachent guère à l'incognito d'une sorte de néant humain ni au prodigieux recueillement d'après le Calvaire.

Il faut nous dire qu'elle le voulut ainsi.

Mais cette incomparable histoire spirituelle tout en-

tière passée dans les espaces intérieurs n'a pas échappé aux grandes âmes contemplatives, les seules adaptées à ces explorations. Il n'est aucun trait dans ces multiples topographies de leurs saintetés partielles qui ne dessine de suggestives esquisses de la sainteté absolue. L'immunité initiale laisse entre Marie et nous assez de parenté dans les différences pour que nous comprenions un peu, suffisamment pour nos besoins.

Cette âme privilégiée a développé ses virtualités immenses par les procédés qui se proposent aussi aux autres âmes humaines. C'est dans ces circonstances terrestres, qui sont les vestibules de la vie surnaturelle, que lui furent accordées des grâces d'une ampleur et d'une exigence uniques dont il fallait, pour supporter le poids, son état d'innocence initiale et d'héroïsme dans l'amour.

Mais l'immunité originelle mise à part, et aussi cette générosité sans limite, Marie relève du même plan et comme du même schéma psychologique que le reste des hommes. Une sorte de copie d'elle effacée, élémentaire, suffisamment instructive existe donc dans le cœur des saints.

« Même en ceux-ci, dit le P. Bernadot, Dieu ne fait pas tout ce qu'il veut », car leur autonomie est aussi l'œuvre de Sa volonté. Ces indociles partiels ressemblent cependant fondamentalement à la docilité totale où s'est déroulé, dans toute son ampleur, le détail des volontés divines. Une des grandes utilités des saints est donc justement cette lumière qu'ils haussent jusqu'à Marie, cette richesse qu'ils nous permettent d'entr'apercevoir dans la grande silencieuse.

Recueillons donc, après le P. Bernadot, quelques traits essentiels d'une vie qui fut, quoique sans péché, incessamment, durement perfectionnée par les procédés spirituels des saints du péché.

*
* *

Les Évangélistes, inconsciemment et sans presque s'en apercevoir (car ils nous parlent avant tout de Jésus), insistent sur l'effacement absolu de Marie dans sa collaboration, le détachement radical et comme l'écoulement d'une offrande sans retour.

Aucune autre présence que celle de Dieu, et dans cet holocauste total, dans cet absolu de l'offrande, rien qui ressemble à un sentiment de plaisir ou d'intérêt personnel, rien qui sorte d'une inclination propre, même la meilleure, même la plus tendre, même cette joie sacrée de l'amour maternel.

Celui qui se demandait, au siècle dernier, si aucun acte purement moral avait jamais été accompli sur terre, celui-là pouvait regarder dans cette âme. Ne craignons pas d'agiter ces abstractions contemporaines, malgré leur bruit de feuilles sèches.

De dures paroles célèbres le laissent entendre, recueillies comme en passant par des narrateurs tout occupés de Jésus. C'est le : « Femme, qu'y a-t-il de commun... ? » Et le : « Qui est ma mère... ? » Et le : « Pourquoi me cherchiez-vous... ? » Jusqu'à ce mystérieux : « Ses parents ne comprirent pas », de saint Luc, qui nous laisse libres, selon les besoins personnels de notre âme, de contempler, dans Marie adoratrice, même cette offrande momentanée de l'intelligence.

*
* *

Ce qui nous frappe ensuite dans la sainteté de Marie, c'est la totalité des exigences de Dieu. Elle savait. Elle ne pouvait pas ne pas savoir. Elle avait lu Isaïe dans la Sainte Écriture. Siméon lui parla, et plus tard aussi

assurément le Christ. Son *Fiat* crie déjà l'acceptation intégrale, ou plutôt il la murmure d'une voix basse et résolue en un silence où tout est recueillement, mais aussi décision.

Que comprenaient néanmoins au début ces prémonitions et ces attentes? Les voyait-elle aller jusqu'à des extrémités qui dépassent la mort? Atteignaient-elles ses formes torturantes, ces vilaines formes canailles et serviles? l'ignominie dans les derniers souffles et le rejet de Dieu?

Il lui fallut inclure aussi cela dans son offrande.

*
* *

Cela et encore autre chose. Mais pour comprendre, il faut ici dépasser le sens commun des vues humaines, pousser plus avant du côté des saints et vers leur façon de mesurer les choses.

Eux seuls connaissent la grande, l'irréductible, la perpétuelle douleur, la seule qu'il y ait sur terre : l'opprobre du péché. Or Jésus en accepte, ici, devant sa mère, les responsabilités, les sanctions et la honte, et ce prodigieux renversement de nous à Lui des réparations et des culpabilités, parce que nous sommes à jamais incapables de réparer et même de comprendre.

C'est tout cela que dut supporter sur le Calvaire Marie — maternelle et co-rédemptrice.

Cependant, quoi d'étonnant dans toutes ces exigences de partage imposées au cœur d'une mère? Ne connaissons-nous point de mère que les souffrances des maladies endurées par leurs fils n'aient torturées autant qu'eux? Peut-être eussent-elles préféré d'être les seules frappées, nous le savons bien. Or, précisément, là est la différence... Ces tortures, non seulement l'Immaculée

les accepte, mais même elle les offre, elle y plonge son consentement total, elle communie en elles. Cela veut dire qu' « eût-elle pu détacher Jésus du gibet où il mourait pour le salut du monde, elle ne l'aurait pas fait ».

Peut-être commençons-nous de comprendre quelle fut l'amplitude de ce dessein de sainteté.

Certes, il n'y eut pas de faiblesse en Marie, mais une délicatesse et une douleur compatibles avec une extrême force d'âme. Les textes disent seulement qu'elle était là, debout. Debout, en effet, contre les pieds surélevés de son Fils, sous le petit ruisseau rouge, elle consentait à la torture rédemptrice.

De la même manière elle s'engloutit avec Lui dans cette dernière souffrance où Jésus accepta d'être abandonné de Dieu. Là aussi, notre âme est libre de chercher pour elle-même sa méditation propre, d'aborder par le côté qui lui convient ces prodigieux rivages...

*
* *

Mais, à ce moment même, commence comme une troisième extension de l'héroïsme de cette âme.

— Femme, voici votre Fils.

Lui seul? Ce Jean qui l'accompagne? Oh! non. Avec ce Jean et tous ceux qui vont le suivre, il faut aussi comprendre les épaisses bêtes humaines qui tapent sur les clous, et les badauds des scènes capitales, et les pharisiens qui ferment leurs minces bouches haïssantes et les servilités qui sifflent avec eux et les iniquités administratives qui ont laissé mourir le Juste, et que d'autres vices, et que d'autres crimes dans la suite des siècles !

Élargissez votre cœur, ô Mère de tous ceux-là!...

Parmi tous les petits récits de notre enfance, rappe-

lons-nous ces anecdotes naïves de pécheurs sauvés à leur dernière heure par la récitation quotidienne et monotone d'un unique *Ave Maria*. Pour retrouver leur sens profond, il suffit de réunir en une synthèse, que, seule, Marie peut constituer, ces deux invocations des Litanies : Miroir de Justice et Refuge des Pécheurs.

*
* *

Ainsi donc, ô Marie, « Voilà votre Fils ».

Désormais vide, inemployée, inemployable, noyée dans un incommensurable deuil, votre maternité divine et terrestre prend fin par cette mort. Le cœur de certaines mères reste à jamais durci par cette épreuve, même celles qu'ont frappées les morts très ordinaires de fils dont leur tendresse exagérait peut-être le mérite et l'unicité... Mais ici !...

Ici c'est un commandement tombé du bois funèbre : « Femme, voilà votre Fils. »

Nous étions là, n'est-ce pas, pour prendre la suite, pour fournir à cette torturée quelque chose comme un remplacement monstrueux, que son Fils lui demandait d'accepter ! Nous les terrestres, nous les indifférents, nous les lâches, nous les nécessiteux essentiels, nous les hommes! Marie eut à échanger ce Fils pour ces fils! Là aussi Dieu disposait souverainement de son âme...

L'amour, dit le P. Bernadot, est dans l'obéissance!...

C'est ainsi que la Vierge devint notre mère, notre institutrice, notre dispensatrice de grâces. C'est à cette lumière qu'il faut maintenant la regarder.

IV

Ce qui fait l'intense originalité de la vie catholique, cette plénitude de la vie chrétienne, c'est qu'à la venue

temporelle de Dieu fait homme autant qu'à l'éternelle présence de Dieu Infini, quelque chose s'ajoute inséparablement : une sorte inattendue de délicate suavité féminine, une effusion, une douceur, une mansuétude humaines, un arc-en-ciel gracieux sur ces très hauts abîmes, une incroyable nuance maternelle au sein de l'Absolu.

Pour comprendre, il faut creuser jusqu'à notre profonde enfance. Ce cœur qui nous aimait, qui nous donna la vie, il ne cédait pas devant nos caprices. Toutefois, au sens strict du mot, il ne les châtiait pas. Pas de sanctions rigides et comme automatiques, mais le seul sentiment d'une joie ou d'une tristesse dans celle qui nous aimait. Ce cœur se plaçait spontanément au centre de nos impulsions et de nos intuitions enfantines. Nous étions compris, devinés, pressentis par l'immense intelligence de l'amour, cet entendement qui passe l'autre. Une clairvoyance endurante, jamais lasse, se penchait sur nous, de jour, de nuit,... quoi de plus simple? Une affection qui ne dormait pas veillait sur nos sommeils. Respectueux de nos petites autonomies, tout-puissant, fort et tendre, un cœur nous conquérait doucement sur nous-mêmes, un cœur dont nous étions sûrs, le seul ! Et nous nous installions dans cette tendresse avec ce sourire des bébés heureux et portés dans des bras.

Image de Marie, lointaine et toute terrestre, néanmoins sacrée et parente d'elle dans la grande parenté des tendresses. Nous aimons Dieu avec notre Mère, et non pas seuls. Nous lui avons dû chacune de nos petites prières d'enfants.

« La Sainte Vierge, disait le Curé d'Ars, je l'ai aimée avant de la connaître. » (On sait qu'il la vit deux fois devant témoins, ce qui est une miséricorde de Marie

pour nous, et bien d'autres fois, sans doute, seul à seul.) En effet, l'amour commence habituellement très tôt chez les saints. Mais, pour nous, enfants ingrats, qui ne comprenons le plus souvent l'amour maternel qu'une fois façonnés, corrigés, émondés par la vie, c'est un grand signe de remodèlement et de lumière que d'apprendre à tourner notre cœur filial vers ce grand cœur silencieux qui bat fidèlement pour nous au fond du ciel. « Marie nous est plus proche que notre ange gardien, dit le P. Bernadot, la maternité de Marie est plus haute que celle de l'Église, mais l'action de Marie est discrète, intime, pareille à l'action de l'Eucharistie dans l'Église », et il faut faire attention pour l'apercevoir.

Ceux qui ont connu Marie à partir des maigres sources d'information qu'a exigées son effacement, ce sont essentiellement ceux qui ont voulu l'imiter. Les saints ont trouvé, dans leurs épreuves, leurs efforts et toutes les caractéristiques de leur vie intérieure, les lumières qui les ont éclairés sur Marie. « Toutes les routes qu'eux et nous devons suivre, Marie les a suivies. » Il est tout simple que ces routes leur soient connues.

Mais il faut descendre le long de cette échelle jusqu'aux barreaux inférieurs, jusqu'aux nôtres, jusqu'aux miens. Ces épreuves, en effet, ne sont pas spéciales aux saints; elles constituent, quoique à un degré plus accentué, celles mêmes de toute vie morale. Des exemplaires d'une dimension moindre nous sont assurément destinés. Il suffit d'ouvrir les yeux.

Il faut nous habituer aux correspondances essentielles de notre vie et de la leur, et, par conséquent aussi, de celle de Marie, à cette lointaine similitude, qui, à travers tant de différence de hauteur et de qualité, ne laisse pas de nous unir à eux, et, par conséquent, aussi à Elle. Humilité, pauvreté, charité, désir de Dieu, il nous faut

les percevoir dans leur rapport avec Marie, les sentir enrichis d'une connexion avec elle forte et délicate, les sentir filialement.

Il faut nous habituer à plus encore. La parenté avec Marie n'est pas seulement imagée ou symbolique, mais positive comme une parenté par le sang, ayant été autant que cette dernière établie par un ordre créateur. Il faut nous habituer à la puissance de cette maternité, interpréter son efficacité en fonction des desseins de Dieu, « pour l'achèvement du Christ dans les saints ».

Inspiratrice de joie, mainteneuse de foi, guide de nos prières dans la nuit des contradictions et des souffrances sur des chemins qu'elle a connus, pas plus que Jésus, Marie ne s'impose ni ne force. « Aux vicissitudes de notre vie spirituelle, elle ajoute sa douceur, ses secours tendres, ses soins délicats, toute sa compassion maternelle. » Habituons-nous à la sentir tout près de nous, discrètement tendre, mère dont le regard nous pénètre, dont les lèvres se taisent en souriant.

Certes, Marie ne fera pas que cette vie cesse de nous être épreuve, ni ne supprimera pour nous la tâche de conquérir notre destin, ni ne fera qu'à la sueur de nos fronts ne s'ajoute pas la peine de nos cœurs. Et les saints ne le voudraient pas. Mais une sorte de surnaturelle douceur passera sur le visage de la tribulation, parfois visiblement. Un sourire se posera sur elle, lui donnant l'aspect du provisoire, du vite passé, du consenti, de l'offert, du joyeux. En ce *crescendo* moral se reconnaît, pour tout chrétien, la douce présence d'un appui maternel : en toutes ses épreuves il se constate précédé.

Surtout, Marie lui donnera, réduite à sa taille, mais néanmoins reconnaissable, cette ressemblance avec la Croix dont parle saint Paul en des mots prodigieux, que le P. Bernadot ne se lasse pas de citer. Et, sans doute,

est-ce la plus haute utilité de celle qui, malgré son inconcevable grandeur, nous fait l'honneur d'être notre Mère, « de celle qui peut dire à Dieu le Père : notre commun Fils ». C'est là le suprême bienfait d'une vie spirituelle entièrement menée avec elle, jusqu'à la mort, sous son regard et nos mains dans ses mains.

*
* *

Mais il faut enfin sortir de nous-mêmes aussi, et nous habituer à penser œcuméniquement.

Marie est à la racine de l'Église. « Une des réalités que l'Église a sentie le plus vite, c'est qu'elle est guidée par l'action invisible de Notre-Dame. » « Comme elle fut la première à croire à ces secrets si nouveaux sur l'Incarnation, sur la Trinité », comme elle fut l'instrument nécessaire de l'Incarnation de Dieu et, à la lettre, nous Le donna, de même dans toutes les âmes « partout où naît Jésus, c'est comme la première fois : il naît de l'Esprit et de Marie ».

« Les élans, les ardeurs conquérantes de la primitive Église » viennent assurément du voisinage immédiat de Marie. Or, il est le résultat, non d'une date, mais d'une présence, et devant ces présences continuées de Marie, la différence des dates s'évapore. Toute l'histoire est semée de ces visites renouvelées. Lourdes est la dernière...

O Marie pacifique, ô Marie maternelle, dans les déchaînements de notre époque de haine, notre grande espérance est, qu'à Lourdes, vous n'ayez pas été priée en vain.

J. Malègue.

Notre Sœur l'Immaculée

« ... Elle a l'air d'une jeune fille de seize ou dix-sept ans. Elle est vêtue d'une robe blanche serrée à la ceinture par un ruban bleu glissant le long de la robe... Ses pieds sont nus, mais couvert par les derniers plis de la robe, si ce n'est à la pointe, où brille sur chacun d'eux une rose jaune...

« Elle était là paisible, souriante, et regardant la foule comme une Mère affectueuse regarde ses enfants...

« La Dame se tenait au-dessus du rosier... A ma troisième demande, elle prit un air grave et parut s'humilier. Elle joignit ensuite les mains et les porta sur le haut de la poitrine... Elle regarda le ciel... Elle sépara lentement les mains, se pencha vers moi, me dit en laissant trembler sa voix :

Que soy era Immaculada Counception!
Je suis l'Immaculée Conception ! »

Ainsi racontait Bernadette.

Cette apparition radieuse et souriante, fraîche comme les roses qui sous ses pieds éclosent, ce n'est pas une Reine à l'imposante majesté.

Si elle est comme une mère, c'est à la façon des grandes filles qui, si naturellement, font les « petites mamans ».

Cette jeune fille de seize ans qui si familièrement parle à une fillette de quatorze ans, c'est plutôt une sœur : une sœur aînée avec sa sœur plus jeune.

L'Immaculée, c'est notre Sœur.

Nous en convenons, c'est un vocable peu en usage. En gens besogneux et pressés que nous sommes, nous courons à notre Mère; à notre Reine aussi, mais déjà beaucoup moins; nous nous faisons très peu besoin de l'amabilité de notre Sœur.

Dans l'œuvre pourtant du salut des hommes, la Sainte Vierge vient, partout, seconde après son Fils, en mérites, en puissance, en affection. Si donc Jésus, qui est notre Sauveur et notre Roi, est aussi notre Frère, pourquoi sa très sainte Mère, qui est notre Mère et notre Reine, ne serait-elle pas aussi notre Sœur ?

Au reste, la piété catholique est fille de lumière. Si elle prend parfois la spontanéité d'un instinct religieux, si elle est capable de provoquer les vibrations les plus riches du sentiment, elle veut pourtant puiser son émotion aux réalités mêmes. Obligée de se servir des mots, elle entend ne pas se payer de mots. Sa lumière n'est autre que la lumière de foi.

Particulièrement quand on parle de la Très Sainte Vierge, sur la personne et le rôle de qui peu de choses sont définies, mais de qui on a dit tant de choses, — jamais assez pourtant, au gré de saint Bernard, — est-il important d'éviter les propos de pure imagination.

Mais ce n'est pas une imagination que la Fraternité de la Très Sainte Vierge. C'est bien une croyance traditionnelle de la piété chrétienne. Explicite ou implicite, on la rencontre chez les Pères et les écrivains pieux. Expressément même, saint Albert le Grand, ou l'auteur caché sous son nom, appelle la Vierge Marie « Sœur du peuple chrétien », *Soror populi christiani*[1].

1. *De laudibus Mariae*, lib. VI, c. III. Édition Jammy, t. XX, col. 189 a.

Parler de Marie, Sœur du peuple chrétien, c'est avancer une de ces propositions qui, comme Bossuet dit de l'Immaculée Conception, « n'ont presque pas besoin de preuves... Elles jettent au premier aspect un certain éclat dans les âmes qui fait que, souvent, on les aime avant même que de les connaître. Qu'on lève seulement les obstacles, et l'Esprit s'y portera de soi-même et volontairement ».

La Très Sainte Vierge est notre Sœur. C'est une qualité qu'on ne peut lui refuser quand on l'honore déjà comme Immaculée et, quoique Mère, demeurée toujours Vierge.

I

La fraternité est la relation spéciale qu'ont entre eux tous ceux qui sont nés du même père et de la même mère, et qui les fait frères et sœurs. C'est donc une communauté d'origine, un lien de nature et de sang; et c'est un lien de cette sorte que nous affirmons avoir avec la Très Sainte Vierge, notre Sœur.

Sans doute, fille d'Adam comme nous, elle est notre Sœur comme tous les hommes sont nos frères. Mais l'Immaculée est notre Sœur par un lien beaucoup plus étroit, car elle n'est pas d'Adam comme les autres femmes. Ses parents immédiats s'appelaient Joachim et Anne. Tous les deux sont honorés comme saints. Mais ce n'est pas de leur fait que leur fille est immaculée. Quant à eux, ils l'ont engendrée et conçue selon les voies ordinaires à l'humanité pécheresse. Ce n'est pas dans les parents, c'est dans la fille que le privilège a été agissant. Dieu, qui intervient dans toute génération, a exercé ici une intervention spéciale; il a préservé

Marie de la souillure qui atteint à ce moment-là tous les enfants des hommes.

Le mystère du péché originel veut qu'en notre conception même, nous participions au péché d'Adam. A l'inverse, le mystère de l'Immaculée Conception veut que, dans sa conception même, la Vierge Marie retrouve, mais par la grâce de Jésus-Christ, la justice première d'Adam. Nous ne disons pas qu'Adam ait une part quelconque dans les mérites ou les causes qui ont valu à la Sainte Vierge son privilège. Marie, comme nous, fait partie du monde de la Rédemption. Comme nous, elle a été rachetée, mais par préservation du péché, tandis que nous, nous le sommes par le pardon du péché, contracté ou commis. Seulement, de par son privilège, sa grâce, qui est grâce sanctifiante, prend aussi en elle le caractère d'une justice originelle.

Dès lors, la petite fille qui est née de Joachim et d'Anne est bien la fille de ses parents. Mais par sa conception sans tache et par sa justice originelle, elle retrouve son authentique lignage. Son vrai père, c'est Adam, mais Adam avant son péché. Elle est la fille parfaite de son père : en elle reparaît avec éclat toute la beauté primitive de son père.

Nous dirons encore : une nouvelle Ève. Et non pas d'abord une nouvelle Ève qui engendre à la vie de la grâce ceux que la première Ève a engendrés à la mort du péché. Mais une nouvelle Ève créée comme la première, dans l'innocence et la simplicité; et à ce titre, toute la ressemblance de sa mère [1 bis].

Nous dirions même : la Fille de l'Homme, un peu dans le sens où Jésus s'appelait lui-même le Fils de l'Homme.

1 *bis*. Pie IX : Constitution *Ineffabilis Deus*, 8 décembre 1854. *Lettres apostoliques de Pie IX*... Paris, Roger et Chernoviz, p. 117.

Avec la Vierge Marie, et en elle, disent les Pères, « l'humanité reçoit le don de sa première formation par les mains divines et retrouve son ancienne beauté, la nature humaine recouvre en elle ses anciens privilèges et est façonnée suivant un modèle parfait. Cette formation est une parfaite restauration..., une assimilation à l'état primitif[2] ».

C'est donc au Paradis terrestre qu'il faut faire retour, mais... mais est-il possible de revenir en arrière ? Le Paradis terrestre n'est-il pas le Paradis perdu, perdu sans retour et sans voie d'accès possible ?

Il est assurément difficile de savoir ce qu'eût été la société humaine sans le péché originel, mais nous sommes obligés de convenir que tous les maux dont nous souffrons nous eussent été épargnés.

Or, ce qui est trop vrai, c'est que, par suite du péché originel, le frère a eu de la haine pour son frère, les fils ont été ingrats pour leurs pères, les familles se multipliant se sont gênées, jalousées, divisées, dispersées. Ce qui est vrai, c'est que l'humanité se présente sous les espèces de races diverses, très différentes les unes des autres, inconnues les unes aux autres, quand elles ne sont pas hostiles. Bref, une diversité telle qu'on en est venu à douter de l'unité de l'espèce humaine.

Que serait la société humaine sans le péché originel ? Il n'est pas défendu de dire qu'en raison des climats différents, il y aurait aussi des races différentes[3]. Mais l'Écriture Sainte laisse entendre que tous les hommes se comprendraient et parleraient une même langue[4].

2. André de Crete, *Dict. Théol. cath.*, art. *Immac. Concept.*, col. 917.

3. Saint Thomas, Ia P., q. XCVI, a. 3, ca. — Bossuet, *Politique tirée de l'Écriture sainte*, l. I, a. 2, proposition 2.

4. Épisode de la Tour de Babel, où la confusion des langues est présentée comme la punition de l'orgueil des hommes. Genèse, II, 8.

On peut du moins assurer que le lien social serait plus fort et plus étroit [5], et donc le double lien familial de filiation et de fraternité. Malgré leur nombre et leur diversité, les hommes se connaîtraient mieux, s'aimeraient mieux [6]. Autrement dit, ils seraient plus fils et plus frères, et dès la vie présente [7].

Cet idéal est pour nous inaccessible, mais pour l'Immaculée, c'était un idéal vécu. Si ses conditions de réalisation sont obscures pour nous, qui vivons dans un monde pécheur, ce n'est pas une raison pour les nier. Au reste, elles ne sont pas plus obscures — et beaucoup moins même — que celles de l'Humanité de Jésus, fils de Dieu, évoluant sur notre terre. Il faut donc le reconnaître, la Vierge Immaculée avait des façons à elle de vivre avec l'humanité : lis au milieu des épines...

Nous sommes tous enfants de nos parents, nous avons tous des ancêtres, y compris Adam et Ève. Plus que nous tous, la Sainte Vierge a été la fille de ses pères. Elle les a mieux connus, elle les a mieux honorés, elle a mieux compris ce qui était utile à leur gloire. Et c'est toute sa piété filiale qui s'est exprimée dans son cantique, piété et allégresse de voir arriver enfin le salut promis à ses pères : « *Sicut locutus est ad patres nostros.* »

Nous sommes tous frères en humanité, et de cette communauté d'origine, nous gardons une sympathie spontanée pour tous nos semblables. Et pourtant, nous autres, nous sommes égoïstes. Que ne devons-nous pas dire de l'Immaculée, en qui nul égoïsme ne contrarie les mouvements du cœur ? Marie, pleine de grâces, possède

5. Saint Thomas, *ibid.*, a. 4, ca.
6. Saint Thomas, *ibid.*, q. XCVIII, a. 1, ad 2 et 3.
7. Bossuet, *loc. cit.*, l. I, a. 1, prop. 3-6.

en plénitude toutes les vertus qui l'unissent à Dieu, mais en pareille plénitude toutes les vertus et dons qui la rendent aimable et serviable à ses frères. Elle est la beauté et la bonté, la réserve et la grâce même, la douceur et l'affabilité, la compréhension et la finesse, la bienveillance et l'indulgence. Enfin, elle a ce don de sympathie qui lui permet, sans en souffrir elle-même, de compatir à toutes les infortunes des hommes, ses frères[8]. Plus que ses compatriotes et ses contemporains, elle connaissait l'histoire de son peuple, ses malheurs et ses espérances. Plus que tous les patriarches et les prophètes réunis, elle attendait, espérait et préparait la venue du Messie[9]. Mais son espérance était joyeuse, confiante, sans révéler aucune affliction personnelle, *spes non affligens*[10]. Son allégresse n'en a été que plus grande quand enfin elle a pu voir que Dieu faisait miséricorde à son peuple : *Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiae suae.*

Le peuple juif était son peuple, mais ses vœux, ses prières, sa fraternité s'étendaient à toute l'humanité. Et de façon très effective. Sa joie, dans l'Incarnation, aura été encore de pouvoir assurer que tout homme, craignant Dieu, aurait part à la miséricorde de Dieu : *Et misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum.*

Et c'est encore la joie fraternelle de la justice accomplie qui l'inspire quand elle chante « le droit d'ascension du craintif, de l'humilié, du pauvre, et la déchéance parallèle du superbe, du puissant et du riche[11] ». *Et exaltavit humiles, esurientes implevit bonis.*

8. Saint Thomas, *loc. cit.*, q. XCV, a. 3, ca et ad 2.
9. *Ibid.*, IIIª P., q. XI, ca et ad 2.
10. *Ibid.*, Iª P., q. XCV, a. 2, ca.
11. Stanislas Fumet, *Mission de Léon Bloy*, p. 271.

Fille d'Adam, Fille de l'Homme, notre Sœur donc en humanité par sa justice originelle, l'Immaculée est aussi, par la grâce de Jésus-Christ, Fille de Dieu, notre Sœur en chrétienté, la Sœur de tout le peuple chrétien. La grâce qui l'a faite immaculée a les propriétés d'une justice originelle, mais, dans son fond, c'est une grâce sanctifiante qu'elle doit aux mérites anticipés de son Fils. En elle, la Rédemption a reçu son plein et entier effet; elle est une rachetée, mais une rachetée par préservation, la première des rachetées. A ce titre, elle est une Fille de Dieu[12] par adoption, comme nous, mais fille adoptive par excellence, « les prémices magnifiques que la nature humaine a offertes au Créateur[13] », nous pouvons dire la sœur aînée de tous les rachetés, *primogenita*, comme Jésus est l'aîné d'une multitude de frères : *primogenitus in multis fratribus*[14].

Une sœur aînée, mais toujours une sœur privilégiée, donc une sœur à part? Oui, une très grande sœur, mais surtout pas une sœur hautaine ou lointaine. En prenant conscience de son privilège, la Vierge a compris en même temps qu'elle l'avait reçu en vue de notre salut, en vue donc de nous. Plus Dieu prenait possession de Marie, l'attirait à soi, plus aussi il lui inclinait le cœur vers nous. Sa compassion au pied de la Croix lui aura donné pour nous les sentiments et la qualité de Mère. Ne peut-on pas dire qu'aux jours de la Pentecôte et de l'Église naissante, elle a mis l'amitié la plus fraternelle à réunir les premiers chrétiens, à accueillir les Gentils à la foi? S'il a fallu du courage aux Apôtres pour briser

12. L'appellation de Fille de Dieu est souvent donnée à Marie par les Pères ou les écrivains ecclésiastiques. *Dict. Théol. cath.*, art. *Immac. Conc.*, col. 919, 924, 927.

13. *Ibid.*, 926.

14. Rom., VIII, 29.

avec le monde juif et s'en aller prêcher aux nations, la Vierge aura été là pour leur donner le réconfort très doux, mais inoubliable, de sa sollicitude fraternelle. En tout cas, l'Évangile le plus humain, le plus universaliste, disons le plus fraternel, sera celui de saint Luc, de tous visiblement le plus inspiré de la Très Sainte Vierge.

Tous les peuples, dès qu'ils l'ont connue, ont honoré la Sainte Vierge d'un culte spécial. Ils lui ont fait des statues et des images selon leurs goûts et selon leur couleur. Ils ont, en cela, bien raison : la Vierge Immaculée est la Sœur de toutes les races.

II

Mais, enfin, en quoi va consister le rôle fraternel de la Très Sainte Vierge ? ou encore, qu'est-ce que notre piété peut gagner à honorer la Vierge comme une Sœur ?

Nous avions déjà une Mère et une Reine. Cela ne suffisait-il pas à notre affection et à notre faiblesse ? A notre affection pour la réjouir, à notre faiblesse pour la secourir ? Cela suffisait, et au-delà du nécessaire.

Mais quand nous avions déjà une Mère et une Reine, cette même Vierge et Reine vient encore nous dire, et avec insistance : « Je suis l'Immaculée Conception. » Puis donc que le privilège d'Immaculée ajoute à la beauté de notre Mère et de notre Reine, pourquoi n'ajouterait-il pas aussi à notre piété ?

Mieux encore. Si la Bienheureuse Vierge, en devenant Mère de Dieu, n'a pas cessé d'être vierge, et même, au contraire, y a trouvé le secret d'une virginité sans exemple, n'est-ce pas le signe aussi que, devenue notre Mère, elle ne cesse pas d'être notre Sœur, notre Sœur avec une tendresse plus apitoyée, une sollicitude plus éten-

due, et, par suite, mérite de notre part un hommage très particulier ?

Un père « fera pour sa fille ce qu'il ne ferait peut-être ni pour sa mère, ni pour son épouse : il écoutera ses demandes, il suivra ses conseils, il la prendra pour guide[15] ». A cela rien à dire, la nature plus que le choix a décidé des rôles. Là-contre personne ne s'élèvera, et surtout pas les frères de la grande fille, qui savent bien qu'auprès de leur père, leur sœur c'est eux-mêmes, et eux-mêmes toujours agréés.

Et que pourraient-ils reprocher aux autres ? Les premiers, ne sont-ils pas sous le prestige ? Parler de prestige, ce n'est pas parler en clair. Mais le prestige est là, aussi indéniable qu'il est indéfinissable, non imposé, mais désiré, subi avec délices comme un charme; prestige qui donne le respect sans rien enlever de la liberté, qui relève la tendresse d'admiration et de fierté, développe autour de soi comme une atmosphère de sécurité.

Nous sommes ici dans un monde de sentiments délicats où jouent à plein jeu la jeunesse, la pureté, la beauté, avec cette aisance naturelle que donne aux membres d'une même famille la communauté d'origine et de vie.

C'est ce que sentait bien Abraham, sur le point d'entrer en Égypte avec Sara sa femme. Redoutant, pour le moins, quelques désagréments des habitants du pays, il dit à Sara : « Voici, je sais que tu es une belle femme; quand les Égyptiens te verront, ils diront : c'est sa femme, et ils me tueront et te laisseront vivre. Dis donc que tu es ma sœur, afin que je sois bien traité à cause de toi et qu'on me laisse la vie par égard pour toi[16]. »

15. Lucien Romier, *Promotion de la Femme*, p. 13.
16. Genèse, XII, 11-13; XX, 1-13.

C'est ce que sentaient bien les frères de Rébecca, qui ne se faisaient pas à l'idée de voir partir leur sœur : « Que la jeune fille demeure avec nous quelques jours encore, une dizaine, suppliaient-ils ; après quoi, elle partira. » Et le jour venu du départ, ils l'accompagnaient de tous leurs vœux désolés : « O notre sœur, puisses-tu devenir des milliers de myriades[17]. »

Ce sont des sentiments de cette sorte qu'avaient les habitants de Béthulie pour Judith, leur compatriote et leur libératrice. Judith était veuve, mais elle avait refusé tout autre mariage. Parce qu'elle aimait la chasteté, elle avait l'estime de tous ; et parce qu'elle était belle, tous étaient ravis d'admiration pour sa beauté. Aussi, quand elle revient avec la tête d'Holoferne, il n'y a qu'une voix pour l'acclamer : « Tu es la gloire de Jérusalem, tu es la joie d'Israël, tu es l'honneur de notre peuple[18]. » Enthousiasme fraternel autant que national.

Enfin, si l'amour de l'Époux du Cantique est un amour de fiancé pour sa fiancée, il paraît bien qu'il est encore — et en ce qu'il a de plus délicat — un amour fraternel :

> Tu m'as ravi le cœur, ma sœur fiancée...
> Que ton amour a de charme, ma sœur fiancée...

Ainsi chante l'Époux. Et le Chœur lui répond :

> Nous avons une petite sœur.
> Que ferons-nous à notre sœur
> le jour où on la recherchera ?[19]

A l'Ancien Testament a succédé le Nouveau, à la Loi ancienne la Loi nouvelle. Mais une loi reste inchangée :

17. *Ibid.*, XXIV, 55-60.
18. Judith., VIII, X, XI.
19. Cantique.

comme le peuple juif, le peuple chrétien réserve toujours ses admirations et ses ferveurs — faut-il dire ses engouements ? — aux petites saintes en qui il peut aimer des petites sœurs. Elles sont nombreuses, les petites sœurs de la famille chrétienne. Pourquoi, de nos jours, cet attrait si universel pour Thérèse de Lisieux, sinon parce que Thérèse, c'est la sainteté avec la jeunesse, avec la beauté, avec le sourire, autrement dit une sainteté fraternelle ?

Mais revenons à la Vierge Marie. Parce que l'Immaculée l'emporte sur toutes les autres femmes en pureté, en beauté, en force généreuse plus que les autres aussi, et sans proportion, elle est notre Sœur.

Oui, bien vraiment notre grande Sœur. Semblable à nous, l'une d'entre nous, notre égale, tout naturellement elle devient notre amie. On recherche sa compagnie, sûr d'y trouver compréhension, sympathie, sécurité. Autour d'elle, l'air est plus léger, plus pur, le soleil plus chaud. Sa beauté rayonne l'honnêteté : devant elle s'enfuient les vilaines pensées, se taisent les vilains propos. Son sourire désarme toutes les violences, et devant sa douceur une trop fière indépendance s'assouplit en une juste liberté. Personne mieux qu'elle, tant elle est affectueuse, n'a le mot pour consoler les premiers chagrins. Sa présence rend meilleur : sans trop le savoir et comme par enchantement, les âmes s'y éveillent aux rêves généreux, les cœurs y trouvent les plus fermes résolutions. L'Immaculée, c'est la Vierge jeune fille, la grande sœur de tous les jeunes.

Bien sûr, elle reste notre Mère. Rien ne peut remplacer l'affection de notre Mère. Mais toutes les mères, quand leurs enfants grandissent, se font les compagnes et les amies, les grandes sœurs de leurs grands fils et de leurs grandes filles.

Quels sentiments nous aurons encore pour notre Sœur ? Il n'est, pour le savoir, que de nous reporter aux antiennes que nous lui chantons, aux Vêpres de sa fête. La Liturgie parle pour nous.

Tota pulchra es Maria... Vous êtes toute belle, ô Marie !... C'est un cri d'admiration. Cri et admiration qui retentirent longtemps dans une vie d'homme. Avoir entrevu la beauté laisse un souvenir qui ne passe pas.

Tu gloria Jerusalem... Vous êtes la gloire de Jérusalem, l'allégresse du peuple chrétien, son honneur et sa fierté.

Benedicta es tu a Domino Deo... Le peuple juif avait ainsi célébré Judith : « Aucune femme sur la terre n'est chérie de Dieu comme vous. » Ce qu'un peuple particulier avait chanté un jour à sa libératrice devient l'acclamation immense et sans fin des générations à la Sœur de tous les peuples.

Trahe nos, Virgo immaculata... C'est le dernier cri : attirez-nous, Vierge Immaculée. C'est le propre des grandes choses de ce monde, et surtout de l'autre monde, d'éveiller en l'âme une mélancolie, une nostalgie. La beauté de Marie entrevue a fait sourdre en l'âme l'incoercible désir de la revoir encore. C'est ce que, mieux que personne, savait bien Bernadette, qui, en de courtes années, a succombé aux élans de ce violent désir.

En échange de tant d'hommages, l'Immaculée nous garantit son assistance fraternelle. Le recours aux vierges, écrit un auteur, est particulièrement le refuge des temps de détresse. « Tradition de l'humanité, qui, aux moments désespérés..., se confie à l'héroïsme sacré des vierges !... En temps de crise, les pucelles mènent peuples et rois, où elles veulent, dans le bien comme dans le mal...

« C'est que la pucelle ne figure pas seulement l'innocence. Pourvu qu'elle soit de cœur ardent, dès qu'elle éprouve, sous l'influence de la charité, ou en présence du péril, quelque exaltation qui justifie ses actes par un motif héroïque, elle reçoit des intuitions dont rien ne trouble le sens et qui, partant, se traduisent en une énergie pure, concentrée, irrésistible. Seule la pucelle est capable d'un désintéressement absolu, du sacrifice qui ne fléchit, ni s'enorgueillit. L'histoire des guerres, des révolutions, des épidémies et des catastrophes, comme le recueil des faits divers de la vie quotidienne, ne cesse de l'attester.

« Les annales de l'Occident en possèdent un prodigieux exemple, celui de Jeanne d'Arc... Elle a incarné, la première et avec une force qui semblait inéluctable, l'idée d'une société assez large et d'un État assez puissant pour que la sécurité, le travail et la vie des pauvres gens fussent garantis [20]. »

Jeanne d'Arc, voilà bien la Vierge, sœur de son peuple :

> Sage comme une aïeule en sa tendre jeunesse,
> Cadette ayant conquis le plus beau droit d'aînesse,
> Grave et les yeux plus clairs que d'une chanoinesse,
> La Sainte la plus grande après Sainte Marie... [21]

Pourtant, Jeanne d'Arc n'est qu'une sœur cadette. Notre sœur aînée, c'est sainte Geneviève.

> ... Et sainte Geneviève était une pauvre femme, une petite fille de Paris [22].

20. Lucien Romier, *Promotion de la Femme*, p. 13 sq.
21. Charles Péguy, *Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc*, VIII, fin.
22. Id., *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc.*

Comme elle avait gardé les moutons à Nanterre
Et qu'on était content de son exactitude,
On mit sous sa houlette et son inquiétude
Le plus mouvant troupeau, mais le plus volontaire [23].

Le peuple juif aussi avait ses héroïnes, ses sœurs dévouées, courageuses, libératrices : Judith, Esther, dont nous savons la gloire.

Mais ces héroïnes sont les sœurs de peuples particuliers; la Vierge Marie seule est la Sœur de tous les peuples ensemble. Non seulement elle est vierge comme Jeanne d'Arc et Geneviève de Paris, mais elle est Immaculée. Comme son privilège l'apparente à toute l'humanité, c'est à toute l'humanité aussi que s'adresse son aimable dévouement [24].

Est-ce que, de nos jours, Lourdes n'en est pas l'innombrable et irrésistible témoignage?

La Mère de Dieu est honorée par toute la terre, et, depuis les jours de sa vie terrestre, notre Dame et Reine trône en des sanctuaires dignes de sa majesté. Nulle part, semble-t-il, elle n'est et n'aura été honorée comme à Lourdes. Nulle part non plus aussi accueillante et secourable à tous. Pourtant, ici, elle n'est d'abord ni la bienheureuse Mère de Dieu, ni la toute-puissante Reine du ciel et de la terre ; simplement, elle est la belle et radieuse Immaculée. Ne nous étonnons donc plus de rien, puisque l'Immaculée, c'est notre Sœur.

Bénie soit à jamais notre Sœur d'être descendue parmi nous. Et puisse sa douce entremise rétablir la concorde entre ses pauvres frères divisés !

fr. M.-J. Guihaire,
des Frères Prêcheurs.

23. Id., *Tapisserie*, II.

24. Cela n'exclut point, de sa part, une prédilection pour son peuple, car elle mérite bien aussi le titre de « Notre-Dame d'Israël ».

Les trois signes de Notre-Dame[1]

La grâce de la Sainte Vierge en son Immaculée Conception est le principe d'un ordre à part... L'union hypostatique en Notre-Seigneur ne mérite pas le nom de justification, c'est bien autre chose. Ainsi pourrait-on dire que dans sa sphère le don fait à Marie mérite un autre nom que celui de justification : ce terme ne dit pas assez et tait le plus beau. Sa grâce est un océan... c'est une confirmation en sainteté d'un genre unique, c'est un retour à l'état paradisiaque par tous les côtés qui ne sont pas une association à la Passion de son Fils. C'est une communication hors de pair des faveurs et de l'amitié des divines personnes.

La Sainte Vierge reçoit, au point de vue de la foi, une communication exceptionnelle de la lumière divine. Cette foi ne prenait pas dans son esprit la forme de système. Nous autres, nous sommes réduits à des nécessités tristes, humiliantes. Sans doute nous découvrons de belles choses dans la science théologique, mais nous avons à passer par l'écorce de la technique, par les cadres didactiques : c'est dur, et cela décolore tout. Et quand nous essayons de traduire ces choses, nous les amoindrissons, incapables même d'exprimer ce que notre esprit conçoit de cette vérité qui nous dépasse infiniment. La Sainte Vierge n'était pas contrainte par ces limites, nos systèmes

1. Ces pages sont tirées d'une retraite inédite du P. Clérissac. Le texte n'est pas de sa main : c'est une « reportation », bien imparfaite sans doute, mais riche néanmoins de lumineux aperçus.

ne l'embarrassaient point : elle voyait toutes les données de la foi réunies dans une pure lumière très simple. Et c'est ce qui nous explique son attitude dans l'Évangile, le caractère de candeur virginale qui marque son âme et sa vie. La Sainte Vierge avait donc une foi intense, un don de lumière exceptionnelle, et c'est pourquoi il nous faut la regarder comme le modèle de *la vie de foi*, le modèle de la lumière obtenue, reçue, de la lumière acceptée, utilisée, vécue.

Elle est le modèle, non seulement de la foi en sa phase rudimentaire, mais de la foi en son progrès et sa perfection, de la vie contemplative achevée! Elle est l'arc-en-ciel de la théologie mystique, l'arc-en-ciel de la perfection surnaturelle, et à ce titre nous lui devons notre culte, notre vénération, notre admiration; nous lui devons aussi l'imitation et la supplication.

Il faut nous tourner vers elle pour participer à sa lumière et nous *comparer* avec elle : il faut faire appel à cette image radieuse pour voir si nous sommes dans la vraie voie.

Elle est un signe d'orthodoxie dans l'Église. Pour réduire, pour terminer toute controverse avec les hérétiques, il suffit de prononcer le nom de Marie : c'est la pierre de touche.

Voulez-vous voir si une âme est dans l'orthodoxie? Prononcez le nom de Marie : à la manière dont ce nom tombe sur l'âme, à l'effet, à la réaction qu'il y produit, vous êtes renseigné!

Et si vous entendez « l'orthodoxie » dans le sens d'une foi plus vive, plus aimante, dans ce sens aussi elle est le signe de l'orthodoxie. C'est elle qui réalise ce qu'il y a de plus tendre, de plus ardent, de plus élevé dans la croyance et dans le dogme. C'est en vertu de son Immaculée Conception, en raison de cette perfection unique,

de cette communication exceptionnelle et à part de vie surnaturelle qui a été reçue pour être *aussitôt* vécue et *pleinement* vécue, que la Sainte Vierge est pour jamais signe d'orthodoxie.

C'est là un aspect que nous devons contempler avec un attrait plus marqué et des fruits plus précieux.

Il faut donc nous tourner vers elle, nous *mesurer* avec elle, mesurer sur elle la rectitude de nos voies, la qualité de nos actes, la force de nos élans, la sincérité de nos efforts vers l'union. Regardons cette étoile, cet arc-en-ciel, cette apparition, cette vision, ce type de notre vie de grâce.

A la fin des *Exercices* de saint Ignace, il y a des règles d'orthodoxie. Le fondateur de la Compagnie de Jésus vivait en plein protestantisme. Il importait de prémunir les chrétiens contre le venin de l'hérésie : il a donc placé à la fin de ses *Exercices* quelques règles d'orthodoxie très judicieuses et très sages, distinctives du catholicisme. On pourrait simplifier davantage : la règle de sécurité dans les choses de la foi et dans la vie de la grâce, c'est la Sainte Vierge, et, je le répète, sans système, — sans système non seulement pour elle, mais pour ceux qui la contemplent. Pour nous rendre compte de la rectitude de notre vie morale, de notre élan dans la poursuite de la perfection, il suffit de la regarder, sans complication aucune. Nous voyons d'un simple coup d'œil, en la contemplant, si nous sommes en parfaite harmonie avec elle. Si le nom de Marie, tombant sur nos âmes, y produit l'harmonie, l'accord parfait, alors nous sommes en sécurité. Si ce nom nous met en joie, nous entraîne, nous purifie de nos défaillances, de ce qui reste chez nous des souillures — et cela se sent instantanément —, encore une fois nous sommes en sécurité. Cela c'est la merveille de l'Immaculée Conception!

Signe d'orthodoxie, elle est encore signe de sécurité. Quand nous rencontrons une âme très élevée et très pure, nous observons que sa noblesse et sa grandeur la rendent tout d'abord aveugle, et puis *incorrigiblement bonne*, incapable de défiance et de soupçons. La défiance est le propre des natures *médiocres*, les natures nobles en sont exemptes, disons-le... jusqu'à l'imprudence!

Il est dans les familles — ou dans les communautés — des intrigues, des campagnes abominables, des catastrophes qui ne réussissent qu'à la faveur de cet « aveuglement » : l'âme très noble qui en est la victime *n'a pas vu*. Elle n'aurait pas pu voir... Vous lui auriez donné des preuves matérielles, ces preuves ne l'eussent pas touchée. Ces natures sont incorrigiblement bonnes et n'aperçoivent pas le mal! Il en résulte dans le monde des conséquences fâcheuses : c'est vraiment la candeur et la noblesse qui se livrent en jouets dans nos sociétés humaines. Dans l'ordre surnaturel, il n'y a pas de tels inconvénients. Ici, pouvons-nous dire encore, la Sainte Vierge, en vertu de la pureté du cœur et d'intelligence que l'Immaculée Conception lui confère, en raison de cette candeur sans pareille qui en fait une pure lumière, une *luminosité* totale, la Sainte Vierge *ne voit pas le mal*! Elle ne peut pas se fâcher, ni se défier de nous. Elle ne peut pas ne pas nous aimer toujours, et quand même, et non seulement parce qu'elle est une mère aimante, mais parce qu'elle est un être noble jusqu'à ne pas voir le mal!

Présentez-lui l'âme la plus perverse, la plus oblique, la plus compliquée dans le sens mauvais de ce mot, la plus basse, la plus vile, la Sainte Vierge trouvera toujours en elle quelque chose à aimer! Elle trouvera dans cette âme

des côtés de lumière et d'innocence! Si rien de bon ne s'y trouve, elle y mettra sa bonté. Elle lavera toutes les blessures de cette âme, elle la ramassera dans la fange, elle la purifiera, la redressera, la rendra toute jeune, alerte, elle la transformera, parce qu'elle a le secret de guérir!

C'est ainsi que, par la Sainte Vierge, Dieu fait arriver jusqu'à nous les ineffables bontés de son cœur. « Vase spirituel », disons-nous d'elle, « vaisseau honorable » qui recèle, pour les âmes les plus désespérées, de miraculeux remèdes, d'inespérés secours. Ce titre que lui donnent nos litanies ne résume pas seulement ses prérogatives de bonté, il exprime aussi ses prérogatives de beauté. Signe d'orthodoxie, signe de sécurité, l'Immaculée est également signe de perfection et de beauté.

« Vase spirituel! » Cette image évoque deux ordres de perfection : la beauté d'ornement, de magnificence, la beauté *somptuaire* et la beauté d'ordre pratique, la beauté *utilitaire*. A notre époque, la beauté utilitaire semble primer la beauté de somptuosité; on a toujours cependant cherché à les unir. Ce problème a tourmenté les artistes de tous les temps : joindre la magnificence et l'utilité. Nous nous complaisons à voir la beauté répandue sur les objets les plus ordinaires et les plus communs.

Ce qui est si difficile à l'homme, Dieu l'a fait en Marie et il nous reste à établir comment la Très Sainte Vierge a reproduit en elle ces deux ordres de beauté.

Beauté d'utilité. Marie a-t-elle ce genre de beauté? Évidemment oui. C'est la raison même de sa personne, de sa vie. Elle a une place nécessaire dans le plan divin. Elle a été créée pour une destination sublime : contenir en elle l'aliment de l'humanité, la manne divine, et la

donner au monde. Bien plus : elle n'a pas eu pour mission de contenir seulement cet aliment, mais de le modeler sur ses propres formes et ses propres lignes, de le former au plus intime d'elle-même, de puiser dans ses propres entrailles la vie qu'elle lui donnait. C'est elle qui a donné en quelque sorte à Notre-Seigneur Jésus-Christ la forme de son intelligence et de son cœur, qui en a fait un être semblable à ses frères, l'un de nous.

L'humble Vierge a attiré dans ses flancs le divin ferment qui ne serait pas arrivé jusqu'à la substance humaine s'il n'eût été placé dans ce vase dont les influences ont servi au plein développement de son Humanité.

Et Marie ne s'est pas contentée de produire ce divin aliment, elle nous a donné avec générosité ce fruit de son sein à goûter, à manger, à savourer.

Il y a plus : elle l'a immolé pour nous, elle a consenti à le sacrifier, à le donner au monde à l'état de victime.

Il y a donc parfaite convenance dans les proportions, rapport parfait entre la Vierge et sa destinée, et c'est là le propre de la beauté d'utilité.

Par suite de la destinée qui lui était faite, la Très Sainte Vierge avait avec l'Esprit-Saint les rapports et l'union la plus intime. Elle était toute compénétrée par sa vertu divine. Devenue l'organe, l'archet de l'Esprit-Saint, ce divin Esprit faisait entendre par elle les sons les plus délicats, les plus harmonieux, les plus vibrants, les plus souples. Et ce qu'elle était durant sa vie entre les mains de Dieu, Marie l'est demeurée dans l'exercice de son action sur l'Église. On peut dire que toutes les âmes, même celles qui, indépendamment de leur volonté, n'ont pas reçu la foi en la médiation de Marie, pourvu qu'elles soient unies implicitement au Christ, et sous l'influence de la Croix et de la Rédemption, toutes ces âmes, dis-je, sont sous l'influence maternelle de Marie. Toutes les grâ-

ces nous viennent par elle, même à notre insu, et surtout depuis la Croix, depuis la Pentecôte elle préside à la dispensation de toutes les richesses du Saint-Esprit. Le Saint-Esprit passe par ses mains : elle est donc aux mains divines un merveilleux instrument. Elle atteint ici encore à la parfaite beauté d'utilité.

Beauté de somptuosité. En Marie la beauté de somptuosité ne se sépare pas de la beauté d'utilité : elle s'identifie avec elle. Il semble à prime abord que cette beauté soit superflue... mais n'est-ce pas là le caractère des œuvres de Dieu? Dieu met toujours du superflu... Comme l'a dit un poète, Coppée : « Le superflu, chose si nécessaire! » Dieu donne cette gloire à toutes ses œuvres, mais quand il s'agit de celle qui est, après son Verbe, sa plus parfaite image, c'est une abondance, une *redondance* de beauté qu'il ajoute.

L'union de la beauté utilitaire et de la beauté somptuaire en Marie justifie bien ce titre : *Vas Spirituale.*

Marie apparaît comme un objet de complaisance aux regards du divin Artiste. Elle trouve crédit auprès de lui à ce point que la loi du mal, le contact du péché originel ne l'atteint même pas. Le regard de Dieu se repose sur elle avec joie, c'est la fleur de sa création, parfaitement belle et parfaitement bonne, conforme à l'idée primitive qu'il a eue de l'humanité, son chef-d'œuvre après son Fils incarné.

Marie est toute transparente : c'est la pureté, la lucidité... la beauté. Saint Thomas définit ainsi la beauté : « *Resplendentia formae.* » La forme est l'élément constitutif de l'être, son élément spécifique par excellence, le principe de vie et d'énergie. La beauté est le « resplendissement de la forme ». C'est ce que nous pouvons admirer en la Très Sainte Vierge : elle est toute resplendissante, toute transparente, elle a toutes les beautés : beauté virginale, beauté

maternelle. La *Virgo Mater* répond au *Deus Homo*. Cette dualité de *Virgo* et de *Mater Dei* répond au *Verbum caro factum*, à la dualité que nous adorons dans le Christ Jésus...

Il est une remarque que nous ne pouvons nous empêcher de faire quand nous parlons de la beauté de somptuosité chez Notre-Dame. Dans l'Évangile, la Très Sainte Vierge nous apparaît presque inconsciente de sa grandeur. Chez elle, rien de réflexe, aucun regard sur elle-même. Nous la voudrions même parfois plus consciente de sa beauté. Nous ne voyons en elle que simplicité, douceur. Dans la scène de l'Annonciation, par exemple, elle nous apparaît très alerte, très libre, mais c'est la simplicité d'une enfant. Son attitude répond à peine à l'idée royale que nous avons d'elle. Pour nous, elle est la grande Reine du ciel et de la terre : cette idée n'exclut pas sa maternité très attentive à tous nos besoins, mais enfin c'est une reine. Au contraire, dans l'Évangile, sa beauté et sa grandeur incomparables sont comme voilées par son ineffable simplicité.

Comment expliquer cette apparente contradiction? C'est que Marie est tellement pénétrée, compénétrée de la lumière divine qu'il n'y a plus en elle que cette lumière, il n'y a plus en elle un seul point obscur, aucune opacité; elle disparaît, on ne voit que Dieu. Chez nous, au contraire, la personnalité obscurcit et arrête la lumière, notre esprit se replie sur lui-même dans un état réflexe; nous sommes pleins d'attachement à notre personnalité, de retours sur notre individualité. Si tout cela ne constitue pas des péchés, ce sont au moins des écarts et des obstacles. En Marie, rien de semblable, absence totale de regard sur soi. Malgré sa dignité de grande reine, nous voyons toujours en elle... une jeune fille, elle garde cette allure tellement simple... tellement inconsciente!

Voyez-la partir, après l'Annonciation, pour aller saluer sa cousine Élisabeth : elle s'est mise en route à la hâte : *festinans... per montana...*, elle s'en va promptement, rapidement, joyeusement à travers les montagnes de Judée, portant son fardeau divin qui va faire bondir le Précurseur!... Comme elle est jeune! Comme elle est simple! Oui, elle n'est qu'une transparence lumineuse, sa personnalité humaine s'efface pour ne plus laisser apercevoir que la beauté qui l'investit tout entière.

Nous pourrions ajouter aux deux formes de beauté que nous avons reconnues en Marie la beauté de la souffrance et du martyre. Marie est belle de cette beauté qui lui vient de la Croix.

Si l'art humain cherche à concilier la beauté utilitaire et la beauté somptuaire, l'art chrétien seul a su réaliser ce troisième type de beauté : *la beauté douloureuse*.

Ce nouvel aspect de la beauté de la Très Sainte Vierge est encore une révélation de la plénitude de vie divine en elle, de son étroite union avec l'esprit divin et son Fils crucifié. Désormais et pour toujours sa beauté a des reflets de pourpre.

Il est impossible de rien imaginer de plus virginal que cette union de toutes les beautés en Marie. Nous y trouvons l'entière séparation, le dégagement complet de tout contact humain avilissant, la perfection et l'achèvement que donne la souffrance, l'éclat de la luminosité et le rayonnement de la bonté : toutes choses qui font de l'Immaculée, la Vierge, l'Épouse et la Mère incomparable et un signe divin qui éclaire, rassure et réjouit le monde

Humbert Clérissac, O. P.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

La dévotion mariale
dans l'Ecole française du XVII[e] siècle

« La France, écrivait le R. P. Crasset au milieu du XVII[e] siècle, est le domaine de la Vierge et l'empire du monde où elle est le plus honorée. »

Crasset pensait sans doute à notre Moyen-Age, à cette longue suite de siècles où, de saint Anselme à saint Bernard, à saint Bonaventure et à Gerson, les plus hauts esprits comme les humbles foules populaires avaient été magnifiquement dévots à la Vierge; où Cisterciens, Prémontrés et Chartreux lui dédiaient la plupart de leurs maisons; où saint Dominique répandait le rosaire; où la liturgie consacrait à Marie un foisonnement de proses, d'hymnes et de cantilènes. Mais peut-être le P. Crasset pensait-il aussi à cette renaissance de la dévotion mariale dont il avait pu être le témoin, dans la première moitié du XVII[e] siècle, sous l'influence de Bérulle et de ses héritiers spirituels.

Si primordiale, si naturelle et nécessaire qu'elle soit chez les chrétiens, la dévotion à Marie a pourtant ses périodes de ferveur et de déclin, ses formes variées, son histoire. Toute vraie dévotion s'appuie sur un dogme; mais elle est plus souple, plus libre; le sentiment y entre pour une grande part, elle prend le cœur autant que l'esprit : elle vit donc, elle se colore de la sensibilité d'une époque, elle s'emplit parfois de ses rêveries ou de ses détresses, et, du fait de cet élément humain, tandis que le dogme domine nos vicissitudes, il faut toujours veiller sur la pureté d'une dévotion.

En France, après la longue tourmente des guerres religieuses et civiles, il serait puéril de croire que la dévotion à la Vierge avait disparu des cœurs, mais elle était saccagée avec tout le reste. Les hérétiques avaient, un peu partout, brisé les statues de la Vierge, rendu déserts ses sanctuaires, et répandu dans les esprits l'idée que le culte de Marie était superstitieux. Quand la paix revint dans nos campagnes, ce fut peut-être autour des autels de Marie que la piété se mit à refleurir spontanément. Comme le petit pâtre Vincent de Paul, beaucoup de paysans, sans doute, élevèrent leurs cœurs vers une statue de la Vierge sauvée de l'impiété des Huguenots et logée dans un arbre à l'écart. Les Jésuites encouragèrent ce réveil de la piété : les *Congrégations de Notre-Dame* devinrent, dans leurs collèges, des « ruches de dévotion mariale » ; dans les campagnes, ils relevaient les sanctuaires, ressuscitaient les pèlerinages ; enfin, quelques-uns d'entre eux, le P. Binet, le P. Barry, le P. Poiré, multipliaient les ouvrages spirituels sur Marie. D'ailleurs, qui s'affirmait un dévot de la Vierge se déclarait par là même contre l'hérésie, et Marie mieux que toute autre pouvait soutenir les âmes ébranlées. On a pu écrire que « la renaissance du culte de la Vierge fut alors un des éléments actifs de la contre-réformation catholique, et c'est souvent autour de lui que se ranima et se raffermit la foi traditionnelle[1] ». Le geste de Louis XIII, en 1638, consacrait cette royauté renouvelée de Marie sur son « domaine ».

Mais, pour les grands ouvriers de la Renaissance catholique d'alors, le réveil de la piété n'était point suffisant. Il ne remédiait pas vraiment au grand mal de ce temps : l'ignorance religieuse. Leur ambition est plus haute, plus clairvoyante aussi. Devant les ruines accumulées, ils veulent reconstruire sur des assises profondes. Ce n'est pas pour rien que le Concile de Trente leur

1. Ch. Flachaire, *La dévotion à la Vierge dans la littérature catholique au XVII^e siècle*.

en a donné l'exemple. Instruction du peuple par les missions, les catéchismes, les « petites écoles »; instruction des classes dirigeantes par les collèges et les pensionnats, formation des clercs par les séminaires : en même temps que les hommes d'action relèveront la vie chrétienne sur des bases solides, les hommes de prière poseront à nouveau les fondements dogmatiques de la piété. Bérulle et Condren renouvelleront l'idée même du sacerdoce. Les Ursulines, entre leurs classes, pratiqueront l'oraison. Et l'on a montré maintes fois que le renouveau de la piété et des œuvres au début du siècle a tiré son élan, sa sève profonde, d'un véritable renouveau mystique, dans les grands Ordres, le clergé, les simples fidèles.

Il en a été de même, exactement, pour la dévotion mariale. Elle sortira, renouvelée, des méditations de Bérulle sur les grands dogmes de notre foi. Désormais, pour l'école oratorienne, Marie sera avant tout la Mère de Dieu, « attirée par son Fils au sein de la Trinité ». On nous la montrera « dans le conseil du Père », prédestinée à être une pièce maîtresse dans l'économie de notre salut. Celle à qui Dieu « a confié le soin de l'Incarnation » se trouve placée par là même au cœur du mystère le plus important de notre foi. Et c'est ce qui la met aussi au centre de notre vie spirituelle : comme nous n'allons au Père que par le Fils, nous n'allons à Jésus que par Marie sa mère. Elle ne nous a pas donné le Christ seulement dans le temps ; elle nous le donne tous les jours, Celui qui seul est la Voie, la Vérité et la Vie. Bérulle lie indissolublement Marie à Jésus : « Jésus et Marie sont si étroitement liés ensemble que nous ne devons point les séparer en nos dévotions », et pas davantage en nos méditations. C'est au point qu'il n'écrit pas un Traité spécial sur la Vierge ; c'est dans le *Discours sur les états et les grandeurs de Jésus* qu'il médite sur les grandeurs de Marie. Pourquoi séparer ce que Dieu a uni ?

Cette qualité de Mère de Dieu n'a son existence que dans le mystère de l'Incarnation, et a sa dépendance dans le Verbe Incarné, et dans le Verbe Incarné par naissance...

O Trinité, je vous adore en vous-même et en vos œuvres, et en cet œuvre de vos œuvres. Je vous adore et dans les cieux et dans Nazareth. J'adore votre sacrée solitude, et je l'adore en votre Essence et en la cellule de Marie.

Cette manière d'établir la dévotion à Marie dans le ciel même, et dans le sein du Père, il est à peine utile d'en montrer la nouveauté. Le Moyen-Age en était venu à voir en Marie surtout la mère des hommes. Depuis saint Bernard et saint François, c'était l'humanité sainte du Christ qui s'était emparée irrésistiblement des esprits et des cœurs. Au Verbe fait homme, au Jésus de l'enfance et du Golgotha, on associait naturellement Marie, cette mère humaine, et l'on méditait avec tendresse le cycle de ses joies et de ses douleurs. Le *Stabat* associait pleinement le Fils et la mère. *O quam tristis et afflicta... Vidit suum dulcem natum.* Rien là qui ne fût cent fois légitime. Dévotion issue de l'Évangile, d'une parole du Christ lui-même. Mais elle tendait à devenir envahissante, et peut-être exclusive. Car le poids de la faiblesse et de la fragilité humaine entraînait les âmes à crier au secours vers celle qui n'était plus guère que la Dame de pitié, la Mère de miséricorde. *Dulcedo et spes nostra...* Le *Memorare*, le *Salve Regina* montent de la « vallée de larmes » comme l'appel de la détresse humaine. Et Marie, de plus en plus, se faisait compatissante à toutes nos douleurs, et, par un glissement insensible, pitoyable même à toutes nos fautes. *Advocata nostra* : l'avocate des pécheurs — et desquels ! Le théâtre propageait dans l'esprit des foules les *Miracles de Notre-Dame*, où l'on voyait, lavés et sauvés par son intercession, les pires criminels. Aux murs des cathédrales, la « Vierge au manteau » finissait par abriter toute la chrétienté. Touchante et juste idée, encore une fois, mais

dont on aperçoit facilement l'abus. Marie n'est plus seulement celle qui intercède pour nous devant la justice divine; elle plaide toutes les causes, elle révise tous les procès. Renouvelant cette théologie un peu cavalière, qui avait enchanté le Moyen-Age, le P. Binet, au commencement du XVII[e] siècle, l'accentuait encore :

> Jésus veut damner, et Marie veut sauver; la justice est du côté de Jésus, la clémence du côté de Marie; l'un montre le sang que cela lui coûte, l'autre son lait qu'elle distille jusqu'à la dernière goutte; l'un allègue le droit et la loi, l'autre allègue les passe-droits et l'amour. Dieu le Père est assis qui entend ces discours... Croiriez-vous, Lecteur, que la bonne princesse gagne la cause et la nôtre, et le Fils est condamné aux dépens, et qu'il lui en coûte jusqu'à la dernière goutte, et par arrêt il est dit que celui qui, comme criminel, devait être justement condamné au supplice éternel sera miséricordieusement sauvé [2].

N'exagérons rien. Toute la doctrine mariale des Jésuites n'était pas centrée sur ce rôle de miséricorde et d'indulgence inlassable. Le P. Binet écrivait : « Que je suis aise de voir accabler mon esprit sous l'immensité des grandeurs de Marie ! » et le P. Barry : « Il est malaisé d'aimer Marie sans aimer la sainteté. » A cette époque aussi, saint François de Sales, sous les fleurs et la « ten-

2. Flachaire, *op. cit.*, p. 26. Peut-être M. Flachaire exagère-t-il les puérilités et les outrances dangereuses de la littérature mariale des Jésuites au début du siècle. C'est une littérature populaire, qui s'adresse à l'imagination et à la sensibilité; cela n'implique pas qu'elle soit malsaine. Et la dévotion qu'elle encourage, pour être mêlée de facilité, de vulgarité peut-être, ne l'est point pour autant de superstition. Les esprits délicats doivent prendre garde de condamner trop vite une religion populaire, où le sentiment profond peut être pur sans que les formes et l'expression le soient.

Quant à l'accusation d'afféterie et de mauvais goût portée sur cette littérature, elle est fondée. Mais il faut bien voir que toute l'époque est infectée d'une préciosité qui nous semble insupportable. Et François de Sales lui-même enrobe une doctrine austère sous de perpétuelles mignardises de style.

dreté » dont il entourait la dévotion à la Vierge, proposait aux âmes une doctrine grave, un enseignement tout spirituel. S'il est permis de s'adresser à Marie pour obtenir des biens temporels, il importe avant tout de demander à Dieu, par son intercession, « les biens spirituels tels que les vertus », et surtout qu'elle nous obtienne de son Fils « le divin esprit ».

Il n'en était pas moins utile, vers 1620, de restaurer en France une dévotion à Marie moins sentimentale. Bérulle y fut conduit, moins par un dessein exprès que par la pente naturelle de son génie théologique et mystique. Il vient à Marie par le dogme de l'Incarnation; il se prend à contempler l'idée de la maternité divine et à en déduire toutes les conséquences, c'est-à-dire tous les privilèges et les gloires de Marie :

> Pour rendre la terre digne de porter et de recevoir son Dieu, Dieu fait naître en la terre une personne rare et éminente qui n'a point de part au péché du monde, et qui est douée de tant d'ornements et de privilèges que le monde n'a jamais vu et ne verra jamais ni en la terre ni au ciel une personne semblable. Elle est conçue sans péché, elle est sanctifiée dès le premier moment de son être. Elle est douée, dès lors, de l'usage de raison et de grâce; ... elle est constituée en une grâce non seulement suffisante, mais abondante; non seulement abondante, mais éminente, et d'un tel degré d'éminence que l'ordre de la grâce n'a encore rien vu de pareil... Car elle tend non à faire des saints, mais à produire le Saint des saints, à former l'Homme-Dieu et à établir une Mère de Dieu en l'univers, choses toutes nouvelles et miraculeuses, même dans l'ordre miraculeux de la grâce[3].

Ainsi prédestinée avant tous les siècles, Marie naît

3. La plupart des citations qui suivent sont prises du volume de A. Molien, *Les Grandeurs de Marie, d'après les écrivains de l'École française*. C'est un précieux recueil des plus beaux textes de Bérulle et de ses héritiers.

au moment choisi par le Père pour envoyer son Fils au monde :

... Elle naît à petit bruit, sans que le monde en parle et sans qu'Israël même y pense... ; mais si la terre n'y pense pas, le ciel la regarde et la révère comme celle que Dieu a fait naître pour un si grand sujet et pour rendre un si grand service à sa propre personne, c'est-à-dire pour le revêtir un jour d'une nouvelle nature. Et ce Dieu même, qui veut naître d'elle, l'aime et la regarde en cette qualité... C'est, lors, la plus haute pensée que le Très-Haut ait sur tout ce qui est créé. Il la regarde, la chérit, la conduit, comme celle à qui il veut se donner soi-même, et se donner à elle en qualité de Fils et la rendre sa Mère. Il la comble de grâces et de bénédictions dès sa conception, il la sanctifie dès son enfance ; il la séquestre du monde et la consacre à son temple pour marque et figure qu'elle sera bientôt consacrée au service d'un temple plus auguste et plus sacré que celui-ci. Là, en sa solitude, il la garde, il l'environne de sa puissance, il l'anime de son esprit, il l'entretient de sa parole, il l'élève de sa grâce, il l'éclaire de ses lumières, il l'embrase de ses ardeurs, il la visite par ses anges en attendant que lui-même la visite par sa propre personne; et il rend sa solitude si occupée, sa contemplation si élevée, sa conversation si céleste que les anges l'admirent et la révèrent comme une personne plus divine qu'humaine. Aussi Dieu est et agit en elle plus qu'elle-même...

Le moment de l'Incarnation est venu. Bérulle, après tant d'autres, décrit la visite de l'Ange, le *Fiat* de Marie; mais, occupé seulement des choses éternelles, son esprit ne cherche guère dans ces tableaux que la pensée divine qui les éclaire, et la grâce humaine de l'Évangile ne le retiendra pas longtemps : « Quittons la terre, dit-il, et élevons-nous au ciel pour contempler ce qui s'y passe et adorer la Très Sainte Trinité. »

Il y a trois fécondités divines, remarquables dans les secrets et les mystères de notre foi : la fécondité du Père éternel engendrant son Fils dedans soi-même, son Fils

égal à lui, éternel comme lui et Dieu comme lui; la fécondité du Père et du Fils produisant le Saint-Esprit et terminant en la divinité les émanations divines; la fécondité de la Très Sainte Vierge engendrant nouvellement le même Fils unique de Dieu et produisant un Homme-Dieu au monde.

... Le Fils unique de Dieu ayant à naître une seconde fois est naissant par amour en la Très Sainte Vierge de la substance de la Vierge, comme il est naissant par connaissance au sein du Père de la substance du Père. Et la Vierge reçoit du Père éternel ce pouvoir admirable de donner naissance à Dieu en la nature humaine : de donner un nouvel être à l'Être éternel et immuable...

Cette maternité de la Très Sainte Vierge prend son origine, son lustre et son autorité de la paternité divine de Celui *a quo omnis paternitas in caelo et in terra nominatur*. Car il est le Père de Celui dont la Vierge est Mère... Comme toutes les merveilles de la naissance divine du Fils de Dieu sont encloses en la paternité divine comme en leur centre et en leur origine, ainsi les merveilles de la naissance humaine de ce même Fils de Dieu sont comprises en la Maternité divine comme au point et en l'origine où elle naissent et elles se rapportent.

Disons, en somme, que cette Maternité est une qualité si haute et si éminente qu'elle ne regarde que Dieu au-dessus de soi et tout le reste bien inférieur à soi ; que c'est une qualité si sainte qu'elle suppose une grâce toute singulière, un comble de grâce et une grâce toute pleine de privilèges; que c'est une qualité si rare qu'elle est unique en la terre et au ciel; car la terre porte plusieurs enfants adoptifs de Dieu, et le ciel est rempli de saints et d'anges qui sont enfants de Dieu. Mais le ciel et la terre ne portent qu'une Mère de Dieu, elle est unique et singulière en cette qualité...

Cependant, la méditation de Bérulle se poursuit. Après avoir assisté en quelque sorte au « conseil sacré » de la Trinité préparant à Marie une dignité, un privilège uniques, il en vient à considérer l'union ineffable de la Mère et du Fils.

Et l'état de Mère de Dieu donne ce privilège à la

Vierge, par nature et par grâce, d'avoir Jésus en soi, et de l'avoir comme partie noble de soi, et d'avoir l'esprit, le cœur et la vie de Jésus si intime... qu'il est l'esprit de son esprit, le cœur de son cœur et la vie de sa vie. O grandeur! O excès! O abîme! ô excès de grandeur! ô abîme de merveilles! Vous donnez vie à Jésus, car il est votre Fils; vous recevez vie de Jésus, car il est votre Dieu, et vous êtes ainsi donnant et recevant vie tout ensemble. Et, comme le Verbe divin est recevant et donnant tout ensemble être, vie et gloire en l'éternité, la recevant du Père, la donnant au Saint-Esprit, ainsi vous, ô Vierge sainte... vous êtes recevant et donnant vie tout ensemble; ... vous donnez vie à Jésus, animant de votre cœur et de votre esprit le cœur et l'esprit de Jésus. Et vous recevez du cœur et du corps de Jésus, vivant et résidant en vous, vie en votre cœur, en votre corps et en votre esprit tout ensemble...

Mais je discours un secret bien plus grand, un point plus profond, plus étrange et plus admirable. L'oserait-on penser? L'oserait-on proférer? Les esprits qui s'offensent de la piété et dévotion proposée envers la Mère de Dieu le pourront-ils porter? Ou bien faut-il, pour les âmes faibles en vertu et en lumière, omettre les vérités hautes et grandes et en priver les âmes fortes, capables d'adorer Dieu en ses secrets? Disons donc qu'en ce flux et reflux admirable de vie et d'amour qui est entre Jésus et Marie... la Vierge comme Mère donne vie à Jésus, et, en l'engendrant et concevant, elle lui donne une vie reçue et fondée en l'existence et subsistance incréée. Vie incomparablement plus haute et plus divine que n'est pas celle qu'elle reçoit de Jésus même. Car elle intervient à l'union de la divinité avec l'humanité, elle donne vie humainement divine à Jésus, elle donne vie nouvelle à Dieu, elle fait que Dieu est homme, et l'homme est Dieu, elle engendre un vivant, divinement vivant et subsistant, qui est Dieu. Elle enfante Dieu en soi-même et dans l'univers; et ainsi son opération se termine à un Homme-Dieu, puisqu'elle est Mère de Dieu.

Au lieu que Jésus vivant et opérant en Marie lui donne une vie très haute et sublime à la vérité, mais vie de grâce qui est une qualité et non pas une substance, et vie d'une personne sainte et très sainte, mais d'une personne

humaine et non pas divine et incréée comme est son Fils unique... Et, par conséquent, Jésus donne à la Vierge une vie moindre en la grâce et en la gloire que n'est pas cette vie grande et admirable que la Vierge a produite lorsqu'elle a conçu, incarné et enfanté le Fils de Dieu au monde...

Je laisse de côté toutes les déductions que Bérulle va tirer de ces magnifiques prémisses : tantôt sur la virginité de Marie, « richement enchâssée dans le mystère de l'Incarnation comme un rare ornement de ce rare mystère »; tantôt sur « sa part à la croix et à l'abaissement, non point par droit de péché comme nous, ni par le droit de son Fils portant nos péchés, car il est seul portant ce fardeau, mais par le droit d'amour et de liaison à son Fils, car l'âme est plus là où elle aime que là où elle anime », en sorte que Marie est liée à l'œuvre de la Rédemption comme de l'Incarnation; tantôt enfin sur l'exaltation de la *personne* humaine en Marie. Car Jésus n'ayant pris sur lui que la *nature* humaine, c'est à Marie qu'il a été réservé d'exalter la personne humaine, la personne en soi :

> Trouvant la Vierge en société avec vous, je la contemple et révère... comme la *Personne* la plus haute, la plus sainte et la plus digne de votre grandeur et amour qui sera jamais..., comme celle qui surpasse en hautesse, en dignité et en sainteté toutes les personnes humaines et angéliques mêmes considérées toutes ensemble.

Mais comment épuiser les grandeurs de Marie, les complaisances du Père envers le chef-d'œuvre de sa création? Bérulle s'avance dans ces abîmes avec une sorte d'ivresse émerveillée; il en explore les perspectives, il en dénombre un à un les trésors, il tire des profondeurs du mystère marial *vetera et nova* des choses anciennes, certes, que la piété savante du Moyen-Age avait déjà inventoriées, mais qu'il revêt d'un éclat nouveau, d'une beauté à la fois grave et frémissante.

Mais nous voici, semble-t-il, très loin de la terre. Comment faire monter jusqu'à ce trône inaccessible de Marie nos ferveurs et nos appels? Allons-nous demeurer, prosternés et muets, devant des grandeurs plus divines qu'humaines? Non; mais nous attacher à prendre la vie humaine de Marie moins dans ses épisodes temporels que dans ses modalités éternelles. C'est ici qu'apparaît la doctrine de Bérulle — doctrine qui est aussi une méthode — sur les *états* :

> Il y a en Jésus-Christ états et actions, l'un et l'autre dignes d'un honneur singulier *et de toute l'attention et l'affection de nos cœurs*. Mais ses *états* sont particulièrement à peser, tant parce qu'ils contiennent plusieurs mouvements et actions qu'à cause que, par eux-mêmes, ils rendent un hommage infini à Dieu *et sont d'une très grande utilité aux hommes*.

Il en est de même pour la Vierge. Bérulle l'a considérée moins dans les images de l'Évangile maternel, où se complaisait la piété des siècles antérieurs, que dans ses états fonciers et permanents : maternité, virginité, etc... Il veut qu'en méditant ces mystères, nous cherchions à nous en pénétrer, à nous appliquer leur vertu intérieure, celle qui est propre à chacun d'eux. Ne dites pas que les *états* sont des abstractions : ils contiennent plus de réalité véritable, surnaturelle, bienfaisante aux âmes, que les actions mêmes du Christ et de la Vierge :

> L'esprit de Dieu, par lequel ce mystère a été opéré, l'état intérieur du mystère extérieur, l'efficace et la vertu qui rend ce mystère vif et opérant en nous... [tout cela fait que] les mystères de Jésus [et ceux de Marie] ne sont pas choses passées et éteintes, mais choses vives et présentes, dont nous avons ainsi à recueillir un fruit présent et éternel.

Le premier exercice de dévotion envers Marie sera donc de chercher à « nous approprier » la grâce de ses

états, en les faisant nôtres par la méditation affectueuse. Et le second — puisque Marie a été « un paradis préparé à Jésus en cette terre » — sera d' « honorer la résidence de Jésus en Marie ».

> Le propre de la Vierge est d'être attentive à la vie intérieure et spirituelle de son Fils, et d'être une pure capacité de Jésus, remplie de Jésus.

Voilà par où, plus encore que par ses vertus, elle doit être notre modèle. A l'imitation de la Vierge, voilà quelle doit être notre occupation constante : honorer Jésus en elle, vivre en elle avec Jésus. « O Vierge sacrée... je vous vois avec Dieu, et Dieu seul avec vous. » Imitons le silence de la Vierge : « Sa vie est une vie de silence qui adore la Parole éternelle. » Ce silence admirable n'est pas donné à toutes les âmes, certes; mais il est la forme la plus haute de la dévotion, de l'union à Marie; et Bérulle ne craint pas d'appeler les âmes sur les sommets, dans la sublime solitude de l'union mystique. Ici encore, il sera un initiateur, et le plus fidèle peut-être de ses disciples, M. Olier, consacrera le meilleur de sa vie spirituelle à méditer sur « l'intérieur de Jésus et de Marie », à recueillir et à s'assimiler la vertu de leurs états.

Enfin, par cette ascèse mystique, Bérulle veut nous conduire à un état de servitude à l'égard de Marie, sorte de donation parfaite, active en son principe, passive peut-être en ses développements, « manière spéciale d'appartenance, qui ne consiste pas tant à vouloir, à désirer, à protester cette servitude, qu'en une qualité et disposition permanente que Notre-Seigneur imprime et met en l'âme ». Par là, nous ne serons plus seulement les dévots de la Vierge, mais vraiment ses serviteurs, d'autres diront ses esclaves. On sait que Bérulle avait rédigé deux formules de vœux : l'un à Dieu, sur le mystère de l'Incarnation, pour s'offrir à Jésus; l'autre intitulé : « Vœu à Marie pour s'offrir à la Très Sainte Vierge

en l'état de dépendance et de servitude que nous lui devons en qualité de Mère de Dieu ». C'est ici, sinon le sommet, du moins l'aboutissement, la réalisation pratique la plus absolue de la dévotion à Marie, telle que Bérulle l'avait renouvelée dans sa doctrine et dans son esprit. La dévotion mariale s'intégrait désormais dans une spiritualité solide, fortement entée sur le dogme et épanouie en vie mystique[4].

4. La longue méditation du dogme catholique avait nourri la pensée du Moyen-Age et fait sa grandeur dans l'ordre de l'esprit. Nos maîtres spirituels d'après le Concile de Trente essayent, il me semble, de reprendre ce grand œuvre et de préparer un nouveau siècle chrétien.

D'un point de vue plus profane, ne pourrait-on dire aussi que tout se tient dans une époque, et que Bérulle, rétablissant la dévotion mariale sur une sévère théologie, participe au mouvement général des esprits qui ramènent le siècle, dans tous les domaines, au sérieux, à la gravité, au « grand goût » ? Après le libre déchaînement de l'imagination et des passions qui marque le XVI^e^ siècle, dans la vie politique et sociale comme dans les œuvres de l'esprit, il y a une nostalgie de l'ordre, de la hiérarchie des puissances; on veut discipliner les énergies qui mènent les hommes et les soumettre toutes à la raison. Le « devoir » triomphe dans le poème tragique; le « sublime » est fort à la mode, jusque dans les sentiments profanes. La méditation de Bérulle sur les mystères de la Vierge répond, dans son domaine, au *Discours de la méthode*, aux *Lettres* de Balzac, au Décalogue que Boileau va promulguer sur le Sinaï de la poésie. Sa prose lente, un peu lourde, mais déjà si noble et si épurée de mauvais goût, est l'image de la gravité de ce siècle qui sait et qui sent qu'il veut être un grand siècle. L'élite des âmes est prête à recevoir une piété solidement déduite en raison, à l'abri des écarts du sentiment. Un texte d'Amelote, un des premiers disciples de Bérulle, montre ce « grand goût » qu'on attend dans la dévotion comme ailleurs : « La dévotion facile d'aujourd'hui », dit-il, « détruit *cette noblesse de la vie du ciel* que j'appellerais volontiers *la civilité de la maison de Dieu* ». C'est bien cela : Bérulle fait dans la spiritualité la même réforme de sérieux et de noblesse que d'autres font alors dans les lettres profanes. Il corrige les âmes de leur « rusticité », dit encore Amelote; il rétablit « la sainte politesse des mœurs chrétiennes ». L'Hôtel de M^me^ Acarie faisant écho à l'Hôtel de Rambouillet...

A la suite de Bérulle, l'Oratoire tout entier, la plupart des Carmels de France, et, peu à peu, l'élite des fidèles, devaient aller chercher Marie loin des faciles piétés sentimentales, sur les cimes de la méditation théologique. Le vol puissant de l'aigle bérullien va emporter dans son sillage la plupart des maîtres spirituels, l'Oratorien Gibieuf, M. Olier, saint Jean Eudes, le P. Lallemant, Grignion de Montfort. Il faudrait presque écrire une histoire de la spiritualité au XVII^e siècle pour dire comment chacun de ces maîtres va développer, dans le climat bérullien, la doctrine initiale, l'épanouir en dévotions nouvelles. Nous nous contenterons de marquer ici, pour les disciples directs de Bérulle, quelques traits particuliers de la spiritualité de chacun d'eux, qui résument ce que l'on a appelé l'École française.

Le P. Gibieuf, esprit moins puissant que Bérulle, mais plus méthodique, et plus spécialement appliqué que lui au culte de Marie, écrivit à l'usage des Carmels, dont il fut longtemps Visiteur, *la Vie et les Grandeurs de la Très Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu.* Il y reprenait, développés comme en un style de fugue, tous les thèmes lyriquement esquissés dans les méditations de Bérulle. Tel celui du « conseil de Dieu sur la Très Sainte Vierge » : « Or, la Vierge est enclose dans ce conseil secret et ce mystère caché en Dieu devant tous les siècles de l'Incarnation du Verbe éternel. » Tel encore celui de la Maternité divine, antérieure elle aussi à tous les temps :

> ... Ne dites pas que c'est une créature humaine élevée à la dignité de Mère de Dieu; mais dites plutôt que c'est la dignité incomparable de Mère de Dieu établie dans une créature humaine. Car, en vérité, c'est se tromper que de

contempler cette dignité comme une forme qui arrive à cette créature; c'est son fond, c'est sa substance, c'est son tour; elle n'est que cela, elle n'est que capacité de cela.

Tel encore le thème de la résidence de Jésus en Marie. Il était difficile de dire de plus belles choses que Bérulle sur ce sujet[5]. Gibieuf y revient pourtant avec bonheur. Il a d'autant plus d'attrait pour cette idée qu'il la nourrit non seulement de théologie, mais d'une longue expérience des âmes. Ses relations avec l'admirable Prieure du Carmel de l'Incarnation, Mère Madeleine de Saint-Joseph, ses entretiens avec les religieuses, lui montraient ces méditations sur la vie de Jésus en Marie, passant du plan de la doctrine à celui de la vie mystique. Derrière ses pages un peu froides, on devine ces religieuses agenouillées, penchées sur la vie de Jésus en leurs âmes, imitant ce *silence de Marie* qui est une contemplation perpétuelle.

La sainteté de Marie correspond à sa grâce insigne ; Gibieuf en détaille aussi avec complaisance tous les aspects : virginité, humilité, parfait abandon à la Passion de son Fils. C'est ici que l'imitation de la Vierge devient un des devoirs de notre dévotion :

> Recherchez de porter ses livrées et de lui ressembler dans la conduite de votre vie; et que toutes les vertus qui vous sont chères et désirables par elles-mêmes vous le soient d'abondant [davantage] et à nouveau titre parce qu'elles vous rendent conforme à la Vierge qui les a si fidèlement et si saintement pratiquées étant en ce monde. Unissez-vous à l'honneur que tous les fidèles lui rendent et à celui que l'Église universelle lui rend en sés offices divins... Unissez-vous à l'honneur que lui rendent les anges et tous les bienheureux. Unissez-vous à l'honneur que lui rend Jésus-Christ Fils unique de Dieu et le sien, lequel, jusque dans l'éternité et au plus haut point de sa gloire, la regarde, la respecte, la chérit et la traite en tout

5. Voir A. Molien, *op. cit.*, ch. XIX, *L'occupation de la Vierge envers Jésus*, et ch. XXVII, *Le silence de Marie*.

comme sa Mère. Unissez-vous à l'honneur que lui rend sur le haut des cieux le Père éternel qui la regarde et la traite éternellement comme son épouse... Adhérez à l'amour, amour ineffable et incompréhensible, duquel elle est aimée par le Père... à l'amour de la Trinité sainte, la constituant l'organe adorable de son plus admirable chef-d'œuvre qui est l'Homme-Dieu.

... Contemplez la Vierge comme votre modèle, votre principe et votre fin après Dieu et Jésus-Christ; comme le modèle qui a droit de vous diriger et sur lequel vous devez former votre esprit et vos mœurs; comme le principe qui influe en vous tout ce qui est de vertu et de grâce; et d'où les apôtres ont reçu la grâce de la prédication, les martyrs la force, les confesseurs la continence, les vierges la pureté... Bref, regardez-la comme la fin à laquelle tout cela se doit rapporter, par la loi générale que toutes choses retournent à leurs principes, et que, comme elles reçoivent de Dieu l'être en procédant de la source où il est contenu, elles sont heureusement consommées en y remontant.

Ainsi Gibieuf, en fidèle commentateur de son maître, avait rapproché de la terre et des âmes les vues éblouissantes que Bérulle avait, en quelque sorte, été ravir dans la lumière du ciel sur les gloires de Marie. Il maintenait dans sa splendeur cette immensité de grâce et de gloire; mais il l'humanisait à notre usage. Il consacrait les derniers chapitres de son *Traité* à montrer la miséricorde de Marie envers les hommes et le rôle d'intercession de celle que les Litanies appellent la Porte du Ciel. Mais, dit justement M. Flachaire, « c'est la conclusion laborieuse d'une longue enquête, et non une effusion facile dont la formule acceptée sans examen semblerait autoriser de coupables défaillances. Le raisonnement doctrinal et l'expérience religieuse donnent ici à la piété une onction de bon aloi et une énergie très pure. Tel est le sens de l'effort commencé par le cardinal de Bérulle, continué par le P. Gibieuf, autour d'une dévotion particulière. Les thèmes de méditation se pré-

cisaient, devenaient chaque jour plus nombreux. Les pratiques les plus surannées ou les plus naïves étaient renouvelées et comme vivifiées par eux ; et sans rien abandonner de la confiance en l'intercession de la Vierge, l'Oratoire apprenait à une génération nouvelle à honorer Marie « en esprit ».

M. Olier est un disciple original de Bérulle et de Condren. Tempérament puissant lui aussi, mais plus imaginatif, plus sensible, et mystique beaucoup plus que théologien, il retient de ses maîtres moins la considération des grandeurs de Marie que la contemplation et l'imitation de sa vie intérieure. Il a dédié son cœur à la Vierge dès ses jeunes années (il ne pouvait jamais rien apprendre « qu'à force d'*Ave Maria* »); il lui attribue sa conversion, elle l'a « engendré à la grâce » dans la sainte maison de Lorette ; il lui soumet tous les actes décisifs de son existence, et surtout il fait d'elle l'inspiratrice constante de sa vie pour Dieu et en Dieu. Double attitude, l'une mystique, l'autre dévotieuse, où l'on retrouve partout l'influence de Bérulle, mais avec une couleur bien particulière, et l'émotion d'une âme qui *réalise*, qui *vit* ses idées.

Bérulle voulait qu'on cherchât Jésus en Marie. Ainsi M. Olier. Il écrit à une de ses filles spirituelles, Mme de Saujon :

> Il n'y a rien de plus admirable que cette vie de Jésus en Marie; cette sainte vie qu'il répand continuellement en elle, cette vie divine dont il l'anime, aimant en elle et y louant et adorant Dieu son Père. Toute la vie de Jésus et tout son amour dans le reste de l'Église, et même de ses apôtres et ses plus chers disciples, n'est rien en comparaison de ce qu'il est dans le cœur de Marie. Il y habite en plénitude; il y opère en l'étendue de son divin esprit, il n'est qu'un cœur, qu'une âme, qu'une vie avec elle. Il n'y a rien de plus admirable que cette union ou, pour

ainsi dire, cette sainte et mystérieuse unité. C'est une chose en sa consommation qui ne se peut comprendre, et ce qui est en cela de consolant, c'est que ce chef-d'œuvre est pour durer toujours.

Une autre fois, à un de ses prêtres :

Je vous conjure de vous retirer souvent dans ce divin intérieur de Marie. La moindre part à cet intérieur, et la moindre participation de sa grâce, est un trésor plus grand que tout ce que les séraphins, les chérubins et le reste des anges et des saints offriront jamais à Dieu.

Une grande part, en effet, de la vie intérieure de M. Olier consistera à honorer Jésus en Marie, en méditant au long de l'année les fêtes, les circonstances de la vie de la Vierge [6]. Le jour de la Nativité :

Soyons ravis qu'elle veuille naître en nos cœurs selon l'esprit... Pour moi, j'y consacre ma vie [à ce mystère] et je me voue à Dieu pour employer tous mes moments à le faire honorer.

Comme, d'ailleurs, il est un intuitif, la méditation se change souvent chez lui en vision :

Je voyais qu'en ce bienheureux instant [de sa conception] elle était une expression de ce jour serein de l'éternité, qui n'aura jamais de nuit ; qu'elle était cette lumière splendide qui chassait toutes les ténèbres et les ombres de la mort et qui croissait sans cesse jusqu'à son plein midi. Car elle a toujours marché de lumière en lumière, de splendeurs en splendeurs, jusqu'au jour de son triomphe, où elle s'est perdue en Jésus-Christ. Alors, absorbée en lui, elle n'était plus que lumière avec le soleil de justice.

6. S'il n'a pas composé de Traité sur la Vierge, tous ses écrits, sa correspondance sont pleins d'elle. M. Icard a rassemblé ces pages sous le titre : *La vie intérieure de la Très Sainte Vierge, d'après M. Olier.*

... Le Dieu tout-puissant *me fit voir*, une autre fois, une chose que j'estime infiniment : c'est la grandeur prodigieuse de l'amour incomparable qu'il portait à notre sainte maîtresse. Il me montra aussi les dispositions et les sentiments de cette belle âme au moment de sa bienheureuse conception. *Je voyais* un cœur tout embrasé, qui s'offrait perpétuellement, et d'une manière presque semblable à celle dont Notre-Seigneur s'offre, en qualité d'hostie, au Saint Sacrement et partout où il est.

Il a même, un jour, dans le sanctuaire de Chartres, une vision intellectuelle où la Vierge le fait jouir de « l'intime union de sa présence » et lui fait entendre qu'elle est son épouse. « Mon Fils est bien l'Époux des âmes, je veux bien en être l'épouse. »

Cette vie mystique n'est pourtant pas, chez M. Olier, suspendue à des intuitions toutes subjectives et fragiles; elle se rattache étroitement au dogme. Plus hardi même que Bérulle, Olier lie la gloire de Marie non seulement au mystère de l'Incarnation, mais à celui de la Trinité. Il voit « l'état de la Sainte Vierge unie au sein du Père en qualité d'épouse »; mystère « immense, incompréhensible à tout esprit créé ». Le Père « a donc, vers la Sainte Vierge, l'éminence d'amour d'époux; vers la Sainte Vierge, dis-je, qui est son épouse et son unique épouse; et comme l'amour qu'on porte à l'épouse surpasse celui qu'on a pour les enfants comme tels, Dieu le Père a quelque chose, quelque tendresse, quelque rapport, quelque manière, quelque genre d'aimer qui lui est singulier pour la Très Sainte Vierge ». Gloire éminente, « épouvantable et presque incroyable », dit M. Olier :

Elle est tellement passée en lui et dans ses droits qu'il ne se peut rien comprendre de pareil. Elle est livrée sans retour, sans soin et sans souci; elle est dans une paix et dans un repos non pareil de se voir habiter dans ce lieu où Dieu est sa suffisance et rien avec lui. Dieu a, de son

côté, une joie inconcevable de posséder cette âme, de la voir ainsi abandonnée en confiance à lui [7].

De cette idée, de cette contemplation, M. Olier tire celle de la toute-puissance de la Vierge, qui se répand sur les hommes en miséricorde et en pardon :

> C'est une chose merveilleuse que ce pouvoir de la Très Sainte Vierge en qualité d'épouse, qui a tout droit et tout pouvoir sur le Père. Il veut ce qu'elle veut. Il fait du bien à qui lui plaît. Elle n'a qu'à vouloir, toutes choses sont faites.
>
> ... C'est une étrange invention d'amour à Dieu le Père de s'être fait l'obligation de faire miséricorde, et de s'être fait lier les mains de sa justice et de sa puissance par les mains de l'amour.

Le P. Binet ne disait pas autre chose; mais qui ne sent comme la perspective a changé? Marie penchée sur la misère humaine n'est plus qu'un instrument de l'amour du Père. Elle ne combat plus contre sa justice ; c'est le Père lui-même qui se plaît à changer par ses mains la justice en miséricorde.

M. Olier eut une dévotion ardente à la Vierge Marie. Elle s'exprima, tout au long de sa vie, par mille démonstrations touchantes, alors que Bérulle recommandait « une dévotion intérieure et spirituelle, aucunement extérieure et sensible ». A l'exemple et sous l'influence de M. Olier, la dévotion à la vie intérieure de la Vierge devint pour les Sulpiciens le centre et comme la synthèse de leur vie spirituelle. La piété mariale de Saint-Sulpice se résuma dans la célèbre prière : « *O Jesu vivens in Maria, veni et vive in famulo tuo...* » Et l'action des Sulpiciens fut puissante pour propager parmi les fidèles cette dévotion profonde, tellement pure et

7. M. Icard s'est appliqué à montrer que cette vue est conforme à une saine théologie. Saint Anselme avait déjà affirmé l'union intime de Marie avec les trois Personnes de la Sainte Trinité, et saint Albert le Grand après lui, comme le montre le P. Mellet dans l'article qu'on a lu plus haut.

spirituelle en son principe qu'elle soutenait sans en être altérée toute une floraison de pratiques pieuses et de dévotions annexes. Derrière la multitude d'actes, d'exercices et d' « occupations » que recommande la *Journée chrétienne*, brille la pure lumière de l'idée centrale : s'unir à Jésus, s'unir à Dieu par Marie, avec Marie et en Marie.

Il était naturel, il était inévitable que cette haute théologie mariale, malgré la couleur intime et affective qu'elle avait revêtue chez M. Olier et ses fils, parût trop austère à un grand nombre d'âmes peu capables d' « adorer Dieu en ses secrets », et dont la piété se soutient surtout par des « raisons du cœur ». En tout cas, pour devenir ou redevenir populaire, après cette infusion massive de théologie, il était nécessaire que la dévotion mariale trouvât quelques symboles plus clairs, plus générateurs d'émotion que des concepts dogmatiques ou directement dérivés du dogme. Ce fut l'œuvre propre de Jean Eudes et de Grignion de Montfort de donner à la pensée bérullienne à la fois ce tour nouveau et cette large diffusion.

Le P. Eudes avait passé vingt ans dans l'Oratoire. Il est facile de reconnaître dans ses écrits, particulièrement dans *La vie et le royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes*, des idées et souvent des formules même de Bérulle et de Condren. Mais un tempérament de prédicateur et de missionnaire l'entraîna, vers quarante ans, dans une vie nouvelle, plus apostolique, et il se consacra, dès lors, à répandre dans les foules la dévotion au saint Cœur de Marie. Saint Jean Eudes est considéré à juste titre comme l'un des initiateurs du culte du Sacré-Cœur. Mais il faut bien savoir que, dans la pensée comme dans l'apostolat du P. Eudes, le culte du Cœur de Marie avait précédé celui du Cœur de Jésus. Dès 1643, il prescrivait aux deux Instituts qu'il venait de

fonder la récitation d'une prière à la Vierge, *Ave Cor sanctissimum*, et il obtenait de son évêque la célébration d'une fête annuelle du Cœur de Marie, avec un office composé par lui. La dévotion se répandit, passa dans d'autres diocèses; en 1648, le P. Eudes y ajoutait une seconde fête, celle du Saint Nom de Marie. Grâce à l'ardeur infatigable, au talent entraînant du missionnaire, une forme nouvelle, populaire, de la dévotion à Marie s'établissait dans une grande partie de la France.

Ce culte de Marie, attaché désormais à un symbole (et à un symbole tout proche de représentations concrètes), envahi par le sentiment : ne sommes-nous pas très loin de Bérulle et de l'Oratoire? Moins qu'il ne paraît. Et d'abord, pour le P. Eudes, le Cœur de Marie est inséparable du Cœur de Jésus. Idée chère à Olier comme à Bérulle, et qui préserve le culte nouveau d'être une Mariolatrie séparée de l'essentiel du Christianisme[8].

> Le cœur de Marie est tout proche du cœur de Jésus et lui influe la vie; lors Jésus et Marie ne font, ce semble, qu'un vivant sur la terre. Le cœur de l'un ne vit et ne respire que par l'autre. Ces deux cœurs si proches et si divins et vivant ensemble d'une vie si haute, que ne sont-ils point l'un dans l'autre! ... C'est un secret que nous pouvons adorer, c'est un secret que nous devons révérer sur la terre, mais qui nous est réservé dans le ciel...

En outre, si le P. Eudes distingue en la Vierge Marie « un cœur corporel, qui bat dans sa poitrine virginale, un cœur spirituel, qui est la partie supérieure de son âme, et son cœur divin, qui est Jésus », il met bien rarement l'accent sur le cœur de chair, et toujours, au contraire, sur le spirituel :

> Quel honneur mérite le Cœur, c'est-à-dire la partie la

8. C'est au point que le P. Eudes ne parle jamais *des Cœurs*, mais *du* Cœur de Jésus et de Marie. *Cor Jesu et Mariae*. La formule était d'ailleurs difficile à maintenir. Dans le Décret de vénérabilité, saint Jean Eudes a été déclaré : Auteur du culte liturgique des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

plus noble de l'âme sainte de la Mère d'un Dieu ! Quelles louanges méritent toutes les facultés de ce divin Cœur de la Mère Vierge, c'est-à-dire sa mémoire, son entendement, sa volonté, la plus intime partie de son esprit, qui n'ont jamais eu aucun usage que pour Dieu et par le mouvement du Saint-Esprit.

... Que dirons-nous de l'amour très ardent dont ce Cœur admirable est embrasé au regard de Dieu, et de son incomparable charité au regard des hommes ? C'est ce Cœur de la Mère de belle dilection qui attire en soi, par la force de son humilité et de son amour, le Cœur du Père éternel, c'est-à-dire son Fils bien-aimé, pour être le Cœur de son Cœur. C'est ce Cœur très béni qui est une source inépuisable de dons, de faveurs et de bénédictions pour tous ceux qui aiment véritablement cette Mère d'amour... C'est à ce Cœur royal et maternel de notre très grande Reine et de notre très bonne Mère que nous avons des obligations infinies... C'est ce Cœur, enfin, qui a plus aimé et glorifié Dieu que tous les cœurs des hommes et des anges : à raison de quoi on ne saurait jamais l'honorer autant qu'il le mérite.

Ce ne sont plus, on le voit, les fugues sévères et les grandes orgues de Bérulle; c'est une musique plus coulante et accessible, un peu molle; mais qui ne reconnaîtrait les mêmes thèmes ? S'ils se colorent de sentiment, s'ils se gonflent de tendresse, on ne saurait dire pourtant que la sentimentalité ait noyé la doctrine. Le cœur reprend seulement ses droits, qui sont légitimes, et plus qu'ailleurs certes, dans la dévotion à Marie. Mais nous restons dans la ligne très pure de l'École française :

Ne savez-vous pas que Marie n'est rien, n'a rien et ne peut rien que de Jésus, et que c'est Jésus qui est tout, qui peut tout et qui fait tout en elle ? Venir au cœur de Marie, c'est venir à Jésus; honorer le cœur de Marie, c'est honorer Jésus.

Tout à l'extrémité du siècle, un autre missionnaire, le Bienheureux Grignion de Montfort, propageait avec un

succès foudroyant le culte de Marie dans le Poitou, la Vendée, la Bretagne. On ne s'attendait guère à trouver chez cet homme né près d'un siècle après Bérulle, chez cet apôtre populaire, ami des processions, des spectacles et de la mise en scène, auteur de petits cantiques simplets qu'il composait sur les routes et faisait chanter à ses foules, on ne s'attendait guère à retrouver la tradition sévère de l'École oratorienne. Mais ce petit Breton dévotieux était venu de sa province à Paris, à pied, pour se mettre à l'école des Sulpiciens; il avait respiré, dans sa jeunesse, l'esprit de M. Olier et de M. Tronson, et ce haut enseignement l'avait vacciné, si l'on ose dire, contre le danger des « fausses dévotions à la Vierge ». Quand il écrira plus tard son *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, on y retrouvera toutes les vues dogmatiques de l'Oratoire et, sous une forme concise et populaire, le rappel constant de « vérités fondamentales », plus que l'appel aux effusions du sentiment :

> Dieu le Fils veut se former et, pour ainsi dire, s'incarner tous les jours, par sa chère Mère, dans ses membres, et il lui dit : *In Israel hereditare...* Ayez Israël pour héritage.
> ... Si Jésus-Christ, le chef des hommes, est né en elle, les prédestinés, qui sont les membres de ce chef, doivent aussi naître en elle par une suite nécessaire. Une même mère ne met pas au monde la tête ou le chef sans les membres, ni les membres sans la tête...; de même, dans l'ordre de la grâce, le chef et les membres naissent d'une même mère.

Marie nous a donc engendrés avec le Christ ; mais aussi elle engendre le Christ en nous :

> Il est certain que Jésus-Christ est pour chaque homme en particulier, qui le possède, aussi véritablement le fruit et l'œuvre de Marie que pour tout le monde en général; en sorte que si quelque fidèle a Jésus-Christ formé dans son cœur, il peut dire hardiment : « Grand merci à Marie; ce que je possède est son fruit et son œuvre, et sans elle je ne l'aurais pas.

De même,

Dieu le Saint-Esprit veut se former en elle et par elle des élus, et il lui dit : *In electis meis mitte radices.* Jetez, ma bien-aimée, les racines de toutes vos vertus dans mes élus afin qu'ils croissent de vertu en vertu et de grâce en grâce... Une des grandes raisons pourquoi le Saint-Esprit ne fait pas maintenant des merveilles éclatantes dans les âmes, c'est qu'il n'y trouve pas une assez grande union avec sa fidèle et indissoluble Épouse. Je dis : indissoluble Épouse, car depuis que cet Amour substantiel du Père et du Fils a épousé Marie pour produire Jésus-Christ, le chef des élus, et Jésus-Christ dans les élus, il ne l'a jamais répudiée parce qu'elle a toujours été fidèle et féconde.

De même, dans les *Cantiques* dont beaucoup sont consacrés à Marie, ses fêtes, ses vocables ou ses prières, que de titres, que de strophes nous rappellent des idées chères à l'Oratoire :

En l'honneur de Jésus vivant en Marie dans l'Incarnation :

Adorons tous Jésus vivant
Dans le sein de Marie...
Ce sein est un temple sacré,
Où Dieu prend ses délices ;
C'est un ciel toujours éclairé
Du soleil de justice...

Et encore :

O Jésus vivant en Marie,
Venez vivre et régner en nous ;
Exprimez en nous votre vie
Pour ne plus vivre que pour vous.

Un autre est intitulé : *Le dévot esclave de Jésus en Marie* :

Je suis tout *dans sa dépendance*
Pour mieux dépendre du Sauveur...

Grignion de Montfort, en effet, après Bérulle, Gibieuf, Olier, Boudon, Jean Eudes, a fait le *vœu de servitude* à Jésus et à Marie; il employait même plus volontiers le mot d'esclavage. Derrière ce mot, joint au port des « chaînettes » que recommandait le missionnaire, ne voit-on pas poindre une pratique superstitieuse? Certains l'ont cru, qui depuis longtemps l'avaient combattue[9]; et Rome même un moment, d'où vint en 1673 la condamnation de tous les livres « de l'esclavage » et l'interdiction du port des chaînettes. Sage mesure sans doute, qui réprimait ou prévenait des abus. Mais la pensée de Grignion de Montfort, pas plus que sa pratique, n'autorisait ces abus. « Le mot esclavage, dit-il, dans sa notation essentielle et légale, ne dit pas autre chose que l'appartenance totale d'un être à un autre. » Bérulle avait déjà poussé jusqu'à cette conclusion logique et pratique la doctrine de la médiation mariale. « Nous sommes les esclaves de Jésus-Christ parce que nous dépendons de lui dans notre être de grâce et dans toutes nos aspirations surnaturelles. Or, Marie est liée à Jésus et sa compagne indissoluble dans toutes ses œuvres de grâce; donc, nous sommes, de droit, les esclaves de la Très Sainte Vierge... Il faut reconnaître pratiquement cette dépendance en faisant l'*acte de consécration* qui nous établit dans l'appartenance totale à Marie, Mère et Maîtresse[10]. »

L'esprit de cet acte n'est donc pas autre, chez Grignion de Montfort, que celui des Sulpiciens; la formule même en rappelle de très près celle que Bérulle avait composée. Le Saint Esclavage de Marie n'est pas un

9. Car elle n'était pas nouvelle. Ferraige, dans sa *Vie de Marguerite d'Arbouze*, dit que les Bénédictines de la Charité « avaient fondé leur établissement bien plus sur la dévotion de l'Esclavage que sur la règle de saint Benoît. Cette prétendue dévotion consistait en un vœu d'esclavage à la Sainte Vierge, en vertu duquel elles portaient des chaînes... et célébraient des fêtes que l'Église n'a ni ordonnées ni approuvés. »

10. A. Molien, *op. cit.*

code de pratiques pieuses; c'est bien plutôt un système de spiritualité, un « secret de sainteté »[11]. Pour s'unir à Jésus, pour le faire vivre en nous, il faut passer par Marie, s'abandonner tout entier à Marie.

Il n'est point, sans doute, d'idée si haute qui ne puisse être rapetissée ou matérialisée par les foules. Est-ce une raison pour ne point essayer d'acclimater chez elles, par des images expressives, par un symbolisme qui n'est puéril que du dehors, une dévotion toute pure en son principe? Grignion de Montfort n'a pas trahi, n'a pas *vulgarisé* la pensée de ses maîtres en essayant de la diffuser hors des cloîtres ou des cercles pieux, au grand air des campagnes bretonnes. Et son *Traité* n'est populaire que par la simplicité directe et dépouillée du style : un petit chef-d'œuvre français de spiritualité pure et claire. « Les vrais maîtres spirituels », dit l'abbé Bremond, « infiniment respectueux de ce qui leur échappe fatalement dans l'intimité des âmes, sont moins soucieux de trancher une végétation surabondante que de greffer sur elle la vie plus pure, la mystique plus haute, le théocentrisme plus rigoureux que ces folles branches appellent souvent, même quand elles semblent s'y refuser. C'est là, précisément, ce qu'a réalisé avec une aisance merveilleuse le maître par excellence de la dévotion mariale, le Bienheureux Grignion de Montfort, qui est tout ensemble le dernier des grands bérulliens et un insigne missionnaire. Dans son *Traité de la vraie dévotion à la Vierge*, la dévotion des élites et la dévotion des foules se rencontrent, elles se fondent l'une dans l'autre : précieux chef-d'œuvre duquel on ne saurait dire s'il est plus bérullien que populaire, ou inversement. »

Tels sont quelques-uns des maîtres qui, dans le do-

11. Le Bienheureux dit d'ailleurs qu'il préfère la formule : *l'Esclavage de Jésus en Marie*.

maine marial, se tiennent dans la ligne directe de Bérulle. Il serait facile de montrer l'influence de la doctrine bérullienne chez d'autres spirituels du XVII^e siècle, chez des Jésuites comme Saint-Jure ou Lallemant, et très particulièrement chez Bossuet, dans ses Sermons sur les fêtes de la Vierge. Bérulle lui-même avait puisé sa théologie mariale chez saint Anselme, saint Thomas, Duns Scot, saint Bernard. Mais il avait, par son génie propre, transformé ces textes savants en élévations lyriques, et, créant pour elles un vocabulaire encore intellectuel, mais non plus scolastique, les échauffant du feu de son esprit, il avait fait d'une théologie une spiritualité. M. Olier achevait la transformation en prêtant à ces perspectives d'une beauté inépuisable sur l'Incarnation, sur la vie du Christ en nous, sur le rôle de la Sainte Vierge dans notre union à Jésus, la vie mystérieuse de l'intuition mystique, qui est amour en même temps que connaissance. La piété des âmes intérieures pouvait, dès lors, s'en nourrir ; celle des fidèles communs pouvait en sentir l'attrait. Les derniers maîtres, transformés en apôtres, font pénétrer jusque dans les cœurs simples le rayonnement bienfaisant de cette spiritualité. Marie est replacée au centre du dogme et du mystère chrétien; tous ses titres de gloire, comme toute sa puissance médiatrice, lui sont rendus. La Mère de Dieu est exaltée, sans nous apparaître une mère moins tendre des hommes. Marie est toujours la Trésorière de toutes les grâces; mais la plus insigne de ces grâces, et la seule essentielle, « c'est la grâce des grâces qu'est Jésus lui-même, qu'elle a toujours pouvoir de donner au monde ».

Paul Renaudin.

La piété mariale de Louis XIII

« Hos tibi, Virgo, reus voti, pro Principe versus
Fundo libens, felix nimium si, Te auspice, vates
Regia virgineae referam miracula Dextrae. »

P. Berthault, *Soteria Regia* (1630).

Le P. Poiré, jésuite (1630), et, après lui, le capucin Balthazar de Riez (1672-1674) ont tenu le registre des exemples de l'*Incomparable piété des très chrétiens Rois de France*. Les détails qu'on y trouve sont pour le moins aussi révélateurs du caractère des personnages que les chroniques abondantes sur leurs goûts cynégétiques ou chorégraphiques, leurs façons de « voler le perdreau » ou de répéter un ballet. On a suffisamment dénombré les pieds de bêtes tuées par Louis XIII, et il y a mieux à en dire.

Les Bourbons se transmirent le culte de la Vierge comme un précieux fleuron de leur couronne. Louis XIII devait lui donner le plus d'éclat. Les contemporains sont unanimes à rendre le témoignage qu'exprime le P. Poiré, bien informé sur le sujet : « Ceux qui ont l'honneur, écrit-il, de connaître plus particulièrement la tendresse de son cœur vraiment royal envers cette Princesse, les devoirs qu'il lui rend tous les jours, la peine qu'il prend à avancer son honneur, en peuvent parler plus pertinemment que les autres. Ce ne sera pas chose nouvelle de dire qu'il fait un singulier état de tout ce qui lui appartient; que tous les samedis lui sont autant de jours de

fête, et que ses principales solennités sont les jours de la joie de son cœur[1]. »

Pour ces fêtes des mystères de Marie, il avait rassemblé judicieusement des textes scripturaires dans ses *Parva christianae pietatis Officia*, parus en 1642[2]. Sa dévotion mit aussi à profit le don de musicien que lui reconnaît Mlle de Montpensier. « Il composait, dit-elle, la plupart des airs qu'on exécutait chez lui, trois fois par semaine, et en écrivait même le livret[3]. » Il eut scrupule cependant de ne produire que des « brunettes », et se souvint de son patron et parfait modèle.

Quand saint Loïs chanter vouloit
De Dieu ou de sa Mère chantoit,

nous apprend un trouvère[4]. Louis XIII connaissait bien l'histoire du gentil roi, ennemi des chansons d'amour. Sans être aussi exclusif, du moins confia-t-il à la maîtrise royale des œuvres religieuses de sa composition; souvent même il mêla sa voix dans les chœurs.

« Il composa en musique, écrit le P. Balthazar, les litanies de la sainte Reine du ciel, à six parties, qu'on diroit estre plutôt un effort de l'esprit d'un ange que d'un homme, et il les chantoit et les faisoit chanter à toutes les veilles et fêtes de Notre-Dame et tous les samedis[5]. »

Sa dévotion accumulait les pratiques. Non content de réciter les Heures de Notre-Dame dans le bréviaire

1. P. François Poiré, *La triple couronne de la Mère de Dieu*. Éd. des Bénédictins de Solesmes, t. III (1849), p. 48.

2. Voir sur ces *Petits Offices*, un article de Michel Christian, dans la revue *Notre-Dame*, juillet-août 1935, pp. 307-311.

3. Antoine Godeau, *Paraphrases des Psaumes de David*, 1648, préf., f° 3 v°.

4. A. Langfors, *Notice du ms. français 12483*, dans les *Notices et Extraits des Mss. de la Bibl. Nationale*, XXXIX, 2e part., p. 555.

5. R. P. Balthazar de Riez, *Suite de l'Incomparable Piété des très Chrétiens Rois de France*. Aix, 1674; p. 710.

réformé par Quignonez, — l'exemplaire dont il se servait est conservé à la Mazarine[6], — il égrenait fréquemment le chapelet, soit à cheval, soit en carrosse. Ses pèlerinages furent fréquents au sanctuaire saumurois de Notre-Dame des Ardilliers, et surtout à Notre-Dame d'Aubervilliers, qu'il aimait de prédilection depuis sa quatorzième année : déclaré alors majeur, il était allé placer son royaume et sa personne sous la protection de la « Vierge des Vertus ».

Cette très vive piété eut des prodiges pour stimulants. Rapportons, entre autres, une victoire et une guérison.

Le roi et son ministre ont reconnu eux-mêmes l'intervention du *Marteau des hérésies*, — l'Église donne ce titre à la Vierge, — dans le premier et décisif succès de leurs armes, la reddition de la Rochelle[7]. Le burin de Iluret devait graver à cette occasion l'expression de la gratitude du prince envers Marie.

On lit, dans les *Mémoires* de Richelieu, cette maxime d'État : « C'est piété aux rois de céder à Dieu, parce que c'est lui qui établit leur puissance ; c'est sagesse de céder à la raison, parce que c'est elle qui affermit les sceptres ; mais de céder à la force de leurs ennemis ou aux attentats de leurs sujets, ce serait faiblesse et lâcheté[8]. » Ni l'Anglais Buckingham, avec ses galères, galiotes et ramberges, ni le maire rochelais Jean Guiton, malgré son héroïsme, ne sont de taille à tenir contre un tel homme. La digue de pierres sèches, dont il fait barrer le chenal de la ville assiégée, par l'architecte Métezeau et le maçon parisien Tiriot, est mieux qu'un admirable ouvrage de

6. Abbé A.-L.-P. Caron, *Notice historique sur les rites de l'Église de Paris*. Paris, 1846, p. 59. — Le cardinal franciscain Quignonez avait, à la demande de Clément VII, établi un bréviaire plus court et plus commode qui parut à Rome en 1535. On a nommé ce nouvel office le « Bréviaire des gens pressés ».

7. Voir la Relation des deux sièges de La Rochelle dans les *Archives curieuses*, de Danjou, 2e sér., t. III.

8. *Mémoires* de Richelieu, dans la collection des *Mémoires* de Petitot, 2e sér., t. XXIX, p. 226.

guerre : elle symbolise une volonté décidée à briser la ligue du protestantisme français et des ambitions britanniques. Le cardinal jette dans la lutte toutes ses ressources, et les rebelles pourront l'en railler qui se mordront bientôt les doigts et mangeront des cornes de cerfs et de la gelée de peaux de Barbarie. « Le cardinal, — écrit un agent des Rochelais, le sieur de la Miltière, — a tant mis de bagues en gage pour envoyer des munitions aux isles qu'il ne luy en reste pas de quoy donner la bénédiction épiscopale. »

Il lui suffisait de recevoir la bénédiction de la Vierge Marie. Elle se montra d'abord secourable dans l'acte préliminaire qui consistait à déloger les Anglais de l'île de Ré, base navale de la défense de La Rochelle. Plusieurs tentatives avaient échoué pour ravitailler en soldats et en vivres le maréchal de Toiras, assiégé dans la citadelle de Saint-Martin. Or, le 6 octobre 1627, le jour même où le gouverneur entamait des pourparlers de capitulation avec Buckingham, une flottille de secours, sous le commandement du jeune et hardi Richardière, dit capitaine Maupas, quittait le port des Sables-d'Olonne. Elle avait en guise d'aumônier en chef le prieur de Brémond, l'un de ces chevaliers de croisade qui s'élançaient à la bataille en reprenant le cri de guerre de Jeanne d'Arc : « Bon gré Dieu ! Notre-Dame ! » On leva l'ancre, le 7, vers les huit heures du soir. La navigation, d'abord heureuse, fut interrompue en pleine nuit, faute d'une bonne « soufflée » de vent. Deux longues heures, barques et flibots, pinasses et traversiers furent dans le péril d'être rencontrés par les navires de ligne ennemis et envoyés par le fond, corps et biens. Le ciel était tout constellé. Le sieur de Brémond tourna les yeux vers l'Étoile de la mer et lui promit, au nom du roi, de lui bâtir une chapelle sous le vocable de Notre-Dame de Bon-Secours s'il lui plaisait de les tirer de ce calme plat[9]. Soudain le norois eut repentir et ne

9. *Archives curieuses*, de Danjou, 2e sér., t. III, p. 62.

bouda plus : il se leva, frais et fort et fit prendre terre aux convois et équipages, malgré les efforts des chaloupes et galiotes anglaises pour les incendier ou les « agrafer ». Le lendemain, quand Buckingham aperçut, sur les remparts de Saint-Martin, les bouteilles de vin, les chapons, les coqs d'Inde, les langues de bœuf, les jambons, etc., fichés joyeusement au bout des piques, il comprit qu'il n'avait plus qu'à retourner à Londres pour y jouir de ses succès de beau courtisan, « ne pouvant vaincre autrement ». La garnison française « rafraîchie et renvitaillée » put attendre sans angoisse l'arrivée des troupes de Schomberg et de Marillac L'Épée qui, deux mois plus tard, contraignirent les Anglais à se réembarquer définitivement.

Ce « visible miracle de Dieu », ainsi que l'apprécie lui-même Richelieu, fut connu du roi, le 9, sur le chemin de Niort. Il rejoignait l'armée devant La Rochelle. Nous ne pouvons nous étendre sur les épisodes de ce siège fameux : on sait combien il fut long, treize mois, et ce qu'il imposa d'endurance et de privations aux assiégeants, et de souffrances plus terribles encore à la farouche obstination des huguenots. La famine en vint seule à bout : sans elle, l'artillerie royale eût épuisé vainement jusqu'au dernier ses peu méchants boulets. La place se rendit à discrétion le 30 octobre 1628, à la vue de l'Armada anglaise, qui appareilla vers la Manche. La modération dans la victoire fut, sans nul doute, de tous les témoignages de la gratitude pieuse du monarque et de son ministre, celui qui agréa davantage à la Vierge. Pendant que durait le siège, Louis XIII lui avait prodigué les marques de sa confiance. Ayant reçu nouvelle que l'armée était en difficulté, il s'en alla, raconte le P. Poiré, « communier à Notre-Dame des Vertus, et tout Paris le vit sortir du Louvre le chapelet à la main et la dévotion au cœur : il fit ce pèlerinage, qui est de plus d'une grande lieue, à pied, et avec de merveilleux sentiments de piété envers la Reine du ciel et la Protectrice de la France. Il les redoubla tellement pen-

dant la sainte Communion que toute la cour fondait en larmes[10] ».

Au lendemain de la reddition, le prince écrivit à l'archevêque de Paris, Jean-François de Gondi :

> Je me tiens redevable à la bonté de Dieu, et, tenant cette victoire de sa main, je désire que publiquement la reconnoissance lui en soit rendue... Cela sera vostre soin, à l'heure qui vous sera prescripte par la Royne madame ma mère.

Une première procession solennelle se fit à Notre-Dame, le jour de la Toussaint, après les vêpres. Le 4 novembre on y chantait le *Te Deum* devant tous les grands corps d'État. Même cérémonie, le 23 décembre suivant, mais beaucoup plus imposante grâce à la présence du souverain, venu remercier la céleste Dame qui tenait tout ce qu'elle promettait. L'hymne triomphal fut de très belle musique : « Il animoit tellement les cœurs des assistants qu'ils sembloient estre dans la voulte celeste. » Sans monter si haut, et en s'arrêtant à la voûte même de la cathédrale, ils pouvaient y contempler les quarante-quatre drapeaux ou enseignes pris aux Anglais dans l'île de Ré. L'envoyé qui les avait remis au Chapitre, le 21 décembre 1627, n'était autre que le favori du roi chasseur, dont il s'était concilié les bonnes grâces par une rare qualité : il ne bavait pas en sonnant du cor. Ce jeune écuyer, Claude de Saint-Simon, quoique « de piètre mine et de pire esprit », possède deux meilleurs titres à notre estime : il sut rester fidèle à Richelieu, qu'il sauva en la journée des Dupes, et fut le père du célèbre mémorialiste.

Mais le principal ex-voto de la reconnaissance de Louis le Juste pour la réduction du boulevard calviniste fut l'érection de l'église de Notre-Dame des Victoires, près du

10. *La triple couronne*, éd. cit., p. 50.

Mail et de la porte Montmartre. Il accepta le titre de fondateur et posa lui-même, le 9 décembre 1629, la première pierre qui était de marbre noir, et où furent incrustées dans les coins quatre médailles. L'une d'elles portait les armes de France et de Navarre et cette inscription : « *Lilia non gignunt lauri, sed lilia lauros*, Des lis poussent les lauriers, et non des lauriers les lis ". »

Laissons ces fleurs patriciennes pour les simples et les plantes roturières des apothicaires. Sans prétendre être accommodées en gloire, comme les premières, elles furent plus utiles à la santé toujours chancelante de Louis XIII. Mais tisanes, potions et autres recettes de la pharmacopée ne valaient plus rien aux heures de crise qui mettaient sa vie en danger. Alors il invoquait la Vierge thaumaturge, « la subtile physicienne, plus experte que tous les *mires* (médecins) de Montpellier et de Salerne », disait d'elle le Moyen-Age.

L'alerte de beaucoup la plus grave fut une dysenterie à forme hémorragique, dont le roi fut atteint à Lyon, en 1630. Le mal empira si vite qu'on alluma les torches funèbres. Le P. Lemoine, qui avait offert à Dieu sa vie pour celle du prince, écrit que toute « la France estoit malade en la personne de Sa Majesté »; mais, ajoute-t-il, « le lys de France a sève d'éternité[12] ». Ni le roi, ni son entourage n'avaient désespéré de la Vierge protectrice du trône. Un autre jésuite, le P. Souffran ou Suffren, confesseur de Louis XIII, raconte cette belle confiance :

> Les Roynes (Marie de Médicis et Anne d'Autriche), firent force vœux; le Roy en fit un d'envoyer homme exprès à Notre-Dame de Lorette et d'y fonder une messe à perpé-

11. Voir le *Mercure françois*, année 1629, p. 901.

12. *La France guerie. Odes adressees au Roy sur sa maladie, sa guerison miraculeuse, ses dernieres conquestes et ses vertus heroïques. Par un Religieux de la Compagnie de Jésus* (le P. Pierre Le Moine). Paris, 1631.

tuité. Il baisa devotement quelques reliques que la Royne sa femme luy presenta et le Cœur de Monsieur de Genève (saint François de Sales) que je luy fis baiser, et voulut qu'on le suspendit sur le chevet de son lit [13].

Le rétablissement du prince, aussi rapide que le coup avait été brutal, parut à tout le monde un effet des baumes surnaturels. Bouthillier le dit avec assez de malice : « C'est un miracle, écrivait-il à son ami de Brézé, de voir le Roy si fort, aiant esté saigné sept fois et pris quatre ou cinq médecines [14]. » Les médecins parviendront pourtant un jour à tuer le prince tout de bon avec leurs coups de lancette, et leurs lavasses d'eau presque quotidiennes. Ajoutons, en passant, que les diafoirus ont trouvé un autre Molière sous la bure des capucins. Le P. Séraphin, prêchant un jour devant Louis XIV, demandait si Dieu n'a pas en ce monde des exécuteurs de sa justice. « Qui en doute, s'écria-t-il, et qui sont ces exécuteurs? Ce sont les médecins qui, par leurs ordonnances données à tort et à travers, tuent la plupart des gens. » Le premier médecin du roi, Daquin, était présent pour recevoir le compliment.

En accomplissement de leurs promesses, Marie de Médicis et Anne d'Autriche se rendirent, le 14 octobre suivant, en pèlerinage d'actions de grâces au sanctuaire renommé de Notre-Dame de l'Ile-Barbe, près de Lyon : elles y furent à pied, avec toute la suite des princesses et des dames d'honneur [15]. La reine mère confia-t-elle aussi à la Madone miraculeuse la réussite de sa machination, ourdie au chevet du monarque agonisant? Elle en était bien capable, cette Italienne vindicative et superstitieuse,

13. Relation du P. Suffren dans le *Mercure francois*, année 1630, p. 791.

14. Lettre de Claude Le Boutillier (surintendant des finances en 1632) à M. de Brézé, dans le *Cabinet historique*, t. XV (1869-1870), p. 37.

15. Relation du P. Suffren, *Mercure francois*, 1630, p. 800.

qui, pour satisfaire ses rancunes contre Richelieu, frappait autant à la porte de l'enfer qu'à celle du ciel. « Je me donnerais plutôt au diable que je ne me vengeasse », s'écriait-elle. Et, de fait, elle recourait à l'art des devins et des astrologues, pour en apprendre le succès de la coalition contre le ministre. Ses intrigues et ses cabales, on le sait, aboutirent à la pitoyable *Journée des dupes*. Mais dans ce « grand orage de la Cour », — comme le désigne le Cardinal-duc dans son *Journal*, — sa symbolique roue de fortune faillit voler en éclats.

Dans son poème latin, *Soteria Regia*[16], qu'il composa sur la guérison royale, l'oratorien Pierre Berthault l'attribue nettement aux vœux faits par Louis XIII lui-même à Notre-Dame de Liesse, à Notre-Dame de Chartres, et, « par-delà l'Apennin neigeux », à Notre-Dame de Lorette. « Il dit, et, plus vite que le vœu, la maladie s'évanouit toute :

Dixerat et voto citius de pectore morbus
Omnis abit...

Ce prodige de la droite de la Vierge est tel que le poète invite Louis le Juste à la payer de retour par un ex-voto digne d'Elle et de lui ; l'investiture du royaume, sauvegardé en sa personne : « *Servatumque regnum Virginis Sanctissimae, Patronae tuae, servituti ac clientelae ex toto et voto subjicias.* » Nous signalons l'importance de ce texte qui s'ajoute à tous les autres arguments prouvant l'antériorité du projet du Vœu. Nous rappellerons, en outre, qu'à la guérison miraculeuse du roi se rattacherait l'exécution du beau tableau votif peint par Philippe de Champaigne et donné en 1638 à la cathédrale.

Le nom de Notre-Dame de Paris est revenu plusieurs fois dans les récits qui précèdent, et déjà le lecteur aura

16. *Soteria Regia, sive ad Deiparam Virginem pro Ludovico Justo Votum. Authore Petro Berthault, Oratorii D. Jesu Presbytero.* Troyes, 1630

remarqué la prédilection de Louis XIII pour la métropole. Il l'a, en effet, aimée et privilégiée comme la « paroisse même des rois », suivant sa propre expression, le centre de la religion publique, la cathédrale où sa dynastie avait marqué de glorieuses étapes. Il devait l'associer intimement à son grand geste religieux, royal et national, la mettant à l'honneur dans le dispositif final de la Déclaration. Il lui donna enfin une preuve suprême d'affection, qui allait surtout à la Patronne du lieu. Ne pouvant déroger à l'intangible coutume d'avoir sa sépulture à Saint-Denis, il ordonna qu'au moins ses entrailles fussent déposée au bas des degrés du grand autel de la cathédrale, devoir qui lui fut rendu, le 16 mai 1643, par son aumônier, Louis de Bernage. Les cendres en furent retrouvées dans un barillet de bois, le 5 mai 1699, lors du bouleversement du chœur pour les travaux d'embellissement. Louis XIV fit replacer ces reliques paternelles au même endroit, sous une pierre tombale ronde, en marbre blanc, en attendant de léguer à son tour semblable dépôt funèbre à Notre-Dame de Paris (1er septembre 1715).

Maurice Vloberg.

TEXTES ANCIENS

L'intercession universelle de Marie dans l'office du « Pokrof »

Textes liturgiques du rite byzantin

Nos prochaines journées d'études mariales auront pour thème l'intercession universelle de Marie en Orient et en Occident. Nous ne pourrons aborder ce vaste sujet que par certains côtés. Pour aider à la compréhension de ces thèmes, nous donnons en partie, dès maintenant, le texte des Kondaks *et des* Ikos *d'un office de rite byzantin, celui du « Pokrof »*[1] *ou de la « Protection ». C'est un document insigne de la foi des chrétiens en la protection universelle de la Vierge.*

*Cet office, l'Église russe le célèbre le 1er octobre. Sa solennité fut établie pour commémorer une apparition miraculeuse de la Vierge à Constantinople, dans la célèbre église des Blachernes où l'on vénérait l'*Omophore[2]*, le voile de la sainte Mère de Dieu. La Vierge, entourée des Anges, des Prophètes et des Apôtres, était apparue à deux pauvres esclaves, saint André et son dis-*

1. Au cours de cet office le mot « pokrof » revient sans cesse, tantôt pour désigner le *voile* que la Vierge étendit sur les fidèles présents dans l'église des Blachernes lors de l'apparition, tantôt la *protection* dont elle entoure les chrétiens, symbolisée par ce voile. Enfin, ce mot prend parfois valeur d'apposition, d'attribut et désigne *la Vierge en personne*. Marie incarne en quelque sorte la céleste protection. Elle est tout entière « protection », c'est son rôle essentiel, inséparable d'ailleurs de son titre de Mère.

2. L'omophore est une sorte de voile couvrant la tête et les épaules et descendant presque jusqu'aux genoux. Aux IVe et Ve siècles, le port de l'*omophore* était en Orient la caractéristique des diaconesses, des veuves et des vierges consacrées.

ciple Épiphane. Les voyants la contemplèrent les bras étendus, tout en larmes, priant pour le monde, et couvrant les chrétiens de son voile. Ceci se passait au X^e^ siècle, lors d'une des plus violentes attaques des Sarrasins contre la capitale de l'empire d'Orient.

Très tôt en Russie, cette fête fut solennisée avec une prédilection singulière. Au témoignage de l'archevêque Serge, de Wladimir, la fête de la Protection *y fut établie dès la première moitié du XII^e^ siècle.. L'office est très probablement contemporain de l'établissement de cette fête. On en ignore l'auteur.*

Les antiennes de cet office mettent en vive lumière la foi des Orientaux en la puissante intercession de Marie : le caractère universel de sa protection, l'efficacité de son intervention *y sont mis en un relief saisissant. Cette protection s'étend à toute la vie des personnes, des professions et des cités, aussi bien dans le domaine des intérêts temporels que spirituels. C'est donc un précieux document pour la théologie mariale.*

Sur les treize kondaks *et les douze* ikos[3] *qui s'insèrent entre le 6^e^ et le 7^e^ chant du canon, nous ne donnons, faute de place, que les quatre premiers, et le treizième* kondak *qui est très beau.*

A. H.

La Reine des cieux[4]

PREMIER KONDAK

Reine du ciel et de la terre, élue de l'éternel Roi, élevée plus haut que toute créature, toi qui vins autrefois prier dans l'église des Blachernes[5], nous t'offrons,

3. Le *kondak* et l'*ikos* sont des morceaux liturgiques qui contiennent la louange du saint ou de l'événement que l'on fête, l'*ikos* reprenant le même thème que le *kondak*, mais d'une façon plus développée. En principe, le *kondak* et l'*ikos* devraient être chantés en entier; en pratique, les prêtres ont coutume de ne chanter que la dernière phrase de ces deux morceaux : le reste est lu.

4. Ces sous-titres, que nous ajoutons, soulignent à dessein l'accord du thème byzantin avec nos thèmes latins.

5. Construite par l'empereur Justinien, au VI^e^ siècle, sur l'empla-

avec nos actions de grâces, le juste témoignage de notre vénération. De la sombre nuit nous accourons en foi et tendresse sous ton lumineux Omophore. O Invincible *protège-nous* de tout mal par ton saint Omophore!

IKOS

La troupe des archanges et des anges, avec le Précurseur et le Théologien[6], le chœur de tous les saints, comme une reine t'accompagnent, dans l'église des Blachernes. Ils écoutent tes prières attendries pour le monde et s'écrient dans leur admiration :

Réjouis-toi, l'éternelle bienveillance de Dieu le Père est sur toi.
Réjouis-toi, très pur réceptacle de Dieu, le Fils éternel.
Réjouis-toi, demeure choisie de Dieu, l'Esprit très saint.
Réjouis-toi, incessant étonnement des célestes chœurs des Anges.
Réjouis-toi, redoutable effroi des sombres puissances de l'enfer.
Réjouis-toi, les Chérubins aux innombrables yeux t'accueillent dans l'azur.
Réjouis-toi, les Séraphins aux six ailes t'adressent leurs louanges.
Réjouis-toi : habitants de la terre, voici que nous vénérons avec reconnaissance ton *voile béni*.
Réjouis-toi, ô notre joie, *protège-nous* de tout mal par ton saint Omophore.

Consolatrice des affligés

DEUXIÈME KONDAK

Quand saint André et saint Épiphane te virent dans

cement du mausolée que l'impératrice Pulchérie avait édifié au siècle précédent pour abriter les précieuses reliques apportées de Jérusalem, le Voile et la Robe de la Très Sainte Vierge, l'église des Blachernes, dite « de la Sainte Châsse », était le sanctuaire marial le plus célèbre de Byzance.

6. Saint Jean-Baptiste et saint Jean l'apôtre.

l'église priant Dieu pour les chrétiens, quand ils reconnurent en toi la Mère du Christ notre Dieu élevé dans les cieux, ils tombèrent à terre et s'inclinèrent en joie devant ton très saint *voile* en disant : *Alleluia !*

IKOS

Inconcevable est pour nous, Vierge Mère de Dieu, la protection dont tu couvres tes fidèles orthodoxes! Ignorants sont nos ennemis de la puissance de ta prière, sainte Mère de Dieu! Mais nous qui savons le bienfait de ta *protection* toute-puissante, émus, nous chantons :

Réjouis-toi, miséricordieuse consolatrice de tous les affligés, de tous les accablés.
Réjouis-toi, guide vigilant des égarés et des aveugles.
Réjouis-toi, par ta prière tu apaises sans retard la colère de Dieu.
Réjouis-toi, d'un geste victorieux tu domptes nos passions.
Réjouis-toi, puissante éveilleuse des consciences endormies.
Réjouis-toi, tu fais gémir l'enfer et trembler les esprits mauvais.
Réjouis-toi, tu as ouvert à tous les portes du ciel.
Réjouis-toi, ô notre joie, et *protège-nous* de tout mal par ton saint Omophore.

La Vierge et la vie de la cité

TROISIÈME KONDAK

La force du Ciel couvre ceux qui accourent en foi et dévotion vers ton saint Omophore. Tu es l'unique, ô très sainte et très pure Mère de Dieu, à qui soit donné de voir sa prière toujours exaucée. Aussi te glorifient-ils, toi et ton divin Fils, les fidèles de tous âges [et conditions], en disant : *Alleluia !*

IKOS

Étends jusqu'aux extrémités de la terre tes mains secourables, ô Souveraine de bonté surabondante! Santé

des malades, consolation des souffrants, lumière des aveugles, par toi tout à tous est donné, à chacun selon ses besoins. Aussi, pleins de reconnaissance, nous te chantons :

Réjouis-toi, citadelle et rempart invisible des pasteurs orthodoxes.
Réjouis-toi, parure sublime de nos saintes églises et de nos sacrés autels.
Réjouis-toi, *protection* la plus sûre du trône royal.
Réjouis-toi, aide vigilante de nos bienfaisants édiles.
Réjouis-toi, invincible généralissime de nos chefs de guerre et de nos armées chrétiennes.
Réjouis-toi, miroir sacré de justice aimé des juges ennemis des pots-de-vin.
Réjouis-toi, sagesse accomplie des maîtres et des éducateurs.
Réjouis-toi, bénédiction des demeures et des familles pieuses.
Réjouis-toi, ô notre joie, *protège-nous* de tout mal par ton saint Omophore.

La Vierge et la vie monastique

QUATRIÈME KONDAK

Assiste-nous, Souveraine, au milieu des maux sans fin qui nous accablent. Tiens-toi près de l'autel du Seigneur. Lève tes mains vers le ciel. Supplie le Roi de gloire d'accueillir notre indigne prière, d'exaucer la supplique des tiens qui invoquent ton nom et disent à ton Fils : *Alleluia !*

IKOS

Le Seigneur Dieu entendit Josué prier et commander au soleil. Et le soleil tant s'arrêta que Josué put vaincre ses ennemis. Que le Seigneur Jésus entende également tes prières, ô temple aimé du Saint-Esprit. Pécheurs, nous espérons en ta *protection*, nous osons te dire, ô Mère de Dieu :

Réjouis-toi, ô Soleil qui répand sur nous l'insondable Lumière.

Réjouis-toi, tu nous illumines par l'éclat de ton âme très chaste.
Réjouis-toi, ton corps très pur met en liesse le paradis.
Réjouis-toi, *protection* et providence des saints monastères du Christ.
Réjouis-toi, vaillance et sagesse des fidèles pasteurs de notre Église.
Réjouis-toi, doctoresse éducatrice[7] de nos pieux moines et moniales.
Réjouis-toi, inaltérable paix des vénérables ermites.
Réjouis-toi, secrète joie des vierges saintes et des veuves.
Réjouis-toi, ô notre joie, *protège-nous* de tout mal par ton saint Omophore.

. . . . . .

TREIZIÈME KONDAK

O Mère très digne de louange, très chaste Souveraine, Vierge Mère de Dieu, vers toi j'élève les yeux de l'âme et du corps, vers toi j'étends mes faibles bras et du fond du cœur je chante : Regarde la foi et l'humilité de mon âme, abrite-moi sous ton saint Omophore, délivre-moi de tous maux et de toutes infortunes. A l'heure de ma mort, ô très clémente, assiste-moi et délivre-moi du tourment préparé pour mes péchés afin que je chante en gloire en m'inclinant : *Alleluia !*

7. Le terme original est difficile à traduire en français : il signifie exactement maîtresse, doctoresse, celle qui forme le moine et la moniale à la vie de prière. Ce rôle correspond un peu à celui de « maîtresse des novices ».

BILLET D'APOSTOLUS

Vertu de pureté

Elle est bien grossière, la conception des bonnes gens sur le sujet qui nous occupe. Il y aurait donc des êtres voués à une vie de séparation et de sacrifice, et pour les autres la nature garderait tous ses droits. Comme si la pureté n'était réservée qu'à un petit nombre! Comme si l'éloignement la créait à lui seul! Comme si l'état de mariage résolvait tous les problèmes posés par l'usage des corps! Mais il importe de bien souligner ce qu'est la vertu suprême dont nous parlons, et dont la maxime s'étend bien au-delà du canton où on la limite, puisque, à notre idée, elle concerne le bon usage de tous les biens sensibles que Dieu a voulu nous faire traverser pour mieux l'atteindre.

Voici une fleur au parfum suave et doux. Il est une manière impure de la contempler et de l'odorer : c'est celle par laquelle nous nous dissolvons pour ainsi dire en elle au lieu de l'assumer en nous. Il y aurait aussi une manière impure de nous priver à jamais de son par-

fum : c'est celle qui consisterait à regretter cette jouissance morosement et à la prendre par compensation tout en professant qu'on y renonce : Asmodée nous l'enseigne. Il est une manière pure d'y renoncer qui est celle des ascètes : elle consiste à se priver de sentir, non certes que le parfum soit condamnable, mais parce que notre nature, affectée par le péché, n'est pas capable de le spiritualiser et de le faire monter tout droit vers Dieu comme la fumée du sacrifice d'Abel. Et il est une manière pure de respirer la fleur, celle de saint Jean de la Croix après la nuit, celle de saint François d'Assise après le dépouillement total : alors, les sens servent de canal à l'esprit; ils ne le gênent pas pour consacrer la créature, peut-être même l'y aideraient-ils en lui permettant d'être plus vibrant et plus accordé à la joie de l'univers.

*Si cela est vrai, la vertu de pureté est une vertu d'usage : elle est la vertu même de l'*usage *: c'est-à-dire qu'on se borne, pour l'exprimer, à décrire ses aspects négatifs et nécessaires. Elle a donc sa place et son règne dans ces états d'usage et non de renoncement qui sont ceux de la plupart des hommes. Que dis-je? Y a-t-il un lieu où elle n'ait pas son office? Elle a sa place dans les regards dont elle écarte tout ce qui est trop vif pour n'y laisser que la lumière venue de l'intérieur, que la caresse qui s'ignore.*

Elle a sa place dans tout ce qui relève des sens, et là encore elle amortit, elle retranche, elle filtre, elle transforme l'ébranlement en lumière, et du toucher *elle fait un* tact. *Elle a sa place dans l'intention, comme le dit si bien le langage (« mes intentions étaient pures »), et là encore elle s'installe à la racine de l'acte et elle répudie ce qui procède de l'amour-propre.*

Elle a sa place dans les pensées qu'on entretient sur soi, elle veille à ce que nous évitions les retours de la vanité et de l'inquiétude.

Elle a sa place dans chaque partie du temps qu'elle

« rachète » en le joignant à l'éternel. Enfin, partout, elle loge dans les choses mélangées, et elle ne retient que ce qui est nourrissant pour l'être intime. Elle poursuit, dans le domaine de l'esprit, cette fonction de discernement et d'assimilation qui est celle du vivant. Évidemment, elle ne réussit pas toujours, on pourrait même dire qu'elle ne réussit jamais selon son vœu, et c'est pourquoi la pureté doute d'elle-même chez les plus purs, c'est pourquoi l'esprit de pureté s'accompagne de l'esprit de pénitence.

Sous tous ces rapports, j'aperçois dans ce que j'appelle pureté la vertu essentielle de la créature, celle qui prépare l'assomption finale de la nature dans la gloire, car la vertu de pureté, c'est, au fond, la vertu de la transmutation, de la sublimation, de la transfiguration. La nature partout est dans l'enfantement ; elle gémit ; elle voudrait se revêtir d'éternité et de nouveauté. Elle aspire à un équilibre supérieur que Marie seule a connu parmi les générations.

Adam a été semé « psychique » et mortel. Le Christ, ce second Adam, est « pneumatique », et il a vaincu la mort. Nous portons l'image du premier Adam ; nous porterons l'image du second Adam. La pureté ne nous y prépare-t-elle pas? Par l'usage que nous faisons du sensible, et surtout de ce sensible sacré auquel la vie en ce monde est liée, nous hâtons le retour des choses au Père et la transfiguration du monde. Coventry Patmore avait sur le mariage chrétien un mot bien profond dans son mystère : il disait, ou plutôt il chantait dans son Vestal Fire *que les vies mariées fidèles à leur serment d'amour étaient des fontaines de virginité.*

De nos jours, on voit se répandre dans le public chrétien beaucoup d'études et de livres sur la vertu dont nous parlons et que nos mères, par une pudeur suprême, n'osaient même pas trop nommer. Plusieurs regrettent l'époque où ces questions éternelles se résolvaient dans la conscience et par le conseil, sans qu'on les portât sur le forum ou même dans la chaire chrétienne. Mais c'est l'étalage du mal qui veut cela, et nos adversaires nous obligent à parler plus clairement de tout. Il en résulte un approfondissement, une vue plus juste du bien et du mal, un développement plus plénier des consciences. Pourtant je voudrais souligner un point que les anciens avaient bien aperçu et qui risque d'échapper à notre âge. C'est que, dans les choses de la vie et de l'amour, l'intelligence ne peut pas pénétrer jusqu'au fond, et, par conséquent, la parole, qui en est servante. On y est introduit et on s'y aventure par je ne sais quel sens intime, quel instinct silencieux et inexprimable : on risque toujours, si l'on veut en parler, de dire trop ou trop peu. L'ancienne réserve avait aussi du bon. Voyez cette jeune épouse qui veille sur le berceau et sur l'époux, sur la faiblesse et sur la force (ces deux infirmités), et qui les manie, qui les dispose, qui les achève et les guérit chaque jour l'une et l'autre. Elle n'a rien appris par les livres, et cependant elle sait. Quand nous parlons de ces choses, il faudrait, comme le souhaitait Léonard de Vinci pour l'œuvre d'art, laisser fuser un peu de mystère et comme un peu de vapeur autour des contours.

APOSTOLUS.

Les laïcs et le jubilé marial

Un laïc préposé par la grâce de Dieu au gouvernement de la couronne de France, nous mettait, nous, sujets français, voici trois cents ans, au service d'une autre personne, laïque elle aussi et préposée par la grâce de Dieu au gouvernement de la Couronne Royale du Christ Jésus.

Après les attendus réglementaires, pour tout acte légal, proposé au parlement français et devant être enregistré par lui, Louis, roi de France et de Navarre, dans les lettres patentes signées à Saint-Germain le 10 février 1638, écrivait : « ... A ces causes, nous avons déclaré et déclarons que prenant la trés saincte et trés glorieuse Vierge, pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particuliérement, nostre Etat, nostre couronne et nos sujets, la suppliant de vouloir nous inspirer une si saincte conduite et deffendre avec tant de soin ce royaume contre l'effet de tous ses ennemis, que soit qu'il souffre le fléau de la guerre, ou jouisse des douceurs de la paix, que nous demandons à Dieu de tout notre cœur, il ne sorte point des voyes de la grâce, qui conduisent à celle de la gloire... »

Il « admoneste » ensuite le « Sieur Archevesque de Paris et tous les archevesques et evesques » du royaume, les exhortant à célébrer solennellement ce vœu par une messe et une procession, à laquelle assisteront « toutes les compagnies souveraines et les corps de ville..., et où il n'y aurait compagnies souveraines, les principaux officiers des villes ».

Trois cents ans après cet acte royal, c'est le Pape régnant Pie XI, qui, accédant à la demande d'un évêque français, nous rappelle notre consécration à la Vierge Reine, patronne

principale de la nation française, sous le titre de l'Assomption, selon la lettre apostolique *Galliam ecclesiae filiam*, du 2 mars 1922, en accordant aux chrétiens de l'empire français, une indulgence plénière en forme de jubilé.

Il me semble qu'il se trouve peu de sujets de méditation, plus satisfaisants pour un laïc, que ceux qu'il découvre dans les perspectives du jubilé marial, accordé en l'honneur de la reconnaissance par Louis XIII de la régence de la Vierge, sur nos activités de toutes sortes, aussi bien naturelles que surnaturelles et sur toutes celles qui se tissent et s'élancent, pour maintenir et édifier l'empire français au service de la chrétienté universelle.

Le laïc qui veut penser son activité, la justifier, l'intégrer complètement dans l'ordre divin, non pas seulement à titre instrumental, comme un « truc » plus ou moins profitable pour faire son salut, mais à titre intégral et comme telle, c'est-à-dire comme ayant une fin prochaine d'ordre naturel qui la spécifie, se trouve facilement en porte à faux.

D'un côté les réalités surnaturelles, les sacrements, les préceptes de la morale, l'exclusivité du pouvoir « spirituel », de l'autre, loin très loin, le marécage du laïcisme, c'est-à-dire la vie politique, sociale, familiale, professionnelle, où le nom du Christ n'est jamais prononcé parce qu'il ne faut rien mélanger, mais qu'on essaye vaguement de rattacher quand même à une réalité chrétienne, par une sorte de bricolage, plus ou moins abstrait et conceptuel, à base de moralisme et de fragments d'encycliques judicieusement choisis.

Je dis qu'un esprit exigeant et libre, ne peut se satisfaire de ces à peu près.

Plus qu'un « devoir d'état », plus qu'une « morale », la vocation du laïc, — il y en a une, — c'est toute la cité terrestre à construire, pour préparer la cité sainte qui sera illuminée par le flambeau de l'Agneau.

C'est la terre à exploiter, ses richesses à ordonner et administrer pour les offrir à Dieu.

De même que le prêtre, consacré par l'Ordre, a reçu pou-

voir actif sur le Corps eucharistique du Christ, nous pensons que les laïcs ont de la même façon, selon leur place dans la cité, reçu pouvoir actif sur son corps visible en sa cité terrestre : d'abord, sur la société parfaite dite « politique » dont le bien est *majus et divinius bonum*, ensuite sur les sociétés imparfaites : familiales, professionnelles, etc... et sur tout ce qui dans le monde de la nature nous a provisoirement été remis pour la création, l'usage, l'administration et la louange...

Nous pensons que le pouvoir des laïcs sur le corps visible du Christ en sa cité terrestre, complète harmonieusement et prépare le pouvoir des prêtres consacrés; qu'il sera d'autant plus fécond, d'autant plus « sacerdotal » que les laïcs seront plus spécialement engagés et consacrés.

Ce monde, qui appartient au diable, il faut le sauver et le consacrer, pour l'offrir à Dieu en sacrifice de louange, dans un acte public, comme le prêtre prenant le pain et le vin, fabriqués dans ce monde, les change au corps et au sang du Christ, afin de les offrir au Père. Il faut effacer le laïcisme et rendre à l'âme du Christ sa royauté temporelle sur toutes choses. Il faut lutter contre le marxisme avec des armes de lumière.

Tout cela nous le sentons confusément, nous le disons timidement à nous-même, nous le portons en gémissant. Nous sommes dans un lieu difficile et mouvant, à cette intersection concrète, où le surnaturel s'unit au naturel, en venant l'achever, où rien n'est purement naturel, ni purement surnaturel, où tout dépend de mille obéissances.

Hommes de peine de la création, nous cherchons ardemment comment introduire l'Unité, la Vérité et la Vie dans nos travaux de tous les jours, autrement que par des concepts et des prescriptions « morales ».

C'est pourquoi, un espoir lève dans les cœurs catholiques, lorsque l'Église nous invite Elle-même, à nouveau, à nous remettre entre les mains maternelles de la Vierge, Reine du Ciel et de la Terre, Reine des choses surnaturelles et naturelles.

Elle, qui a reçu, avant nous, mission de tenir le ménage de la création, se trouve maintenant en face de nous, une fois de plus, attendant notre démission et notre soumission, pour nous aider à nos humbles travaux et nous conduire vers son Fils.

N'est-Elle pas cette terre même dont nous sommes formés et que la nature divine a assumée avec nous? [1]

« *Aperiatur terra et germinet Salvatorem.* » Au temps de l'Avent c'est bien cette surprenante parole d'Isaïe, que l'Église répète sans cesse, lorsqu'Elle célèbre la germination du Sauveur dans le sein Immaculé de Marie.

N'est-ce pas Elle qui doit porter cette poussière que nous sommes et ces âmes que nous devenons, pour que le Saint-Esprit faisant en Elle et en nous sa demeure, y forme le Verbe Incarné?

Dieu, dit saint Augustin, « s'unit la nature créée, de façon à ne former qu'une seule personne de ces trois réalités : le Verbe, l'âme et la chair ».

Mais nous savons aussi que le chemin de la gloire passe par le Calvaire, et que la crucifixion précède la résurrection. Aussi est-ce pour nous un autre motif de nous tourner avec confiance vers la Vierge, Mère des Sept Douleurs, car il nous faudra aimer et épouser la croix, cette croix exactement adaptée à toute vocation et à notre vocation de laïc, cette croix faite du même bois que notre vie.

Alors, nous disons que cela paraît bon, quand il n'y a plus qu'à obéir : voilà, en effet, que les chefs de l'Église écoutant « l'admonestation » de Louis XIII qui les « exhortait », il y a trois cents ans, à mettre leur cathédrale et leur autorité au service des sujets français, des compagnies souveraines, des corps de ville, etc... nous rappellent fidèlement aujourd'hui qu'il faut remettre solennellement nos activités, nos personnes et tous nos dons, sous la régence de la Vierge Reine et du Christ Roi Eucharistique.

1. C'est un des grands thèmes de saint Irénée.

Telle paraît être la signification profonde du jubilé marial commémorant le vœu de Louis XIII.

C'est pourquoi rien ne paraît plus convenable que de diriger les chrétiens de France et des colonies, agissant en leur nom, les « compagnies souveraines » et tous les groupes sociaux, politiques, professionnels et autres, vers cette reconnaissance explicite de la Régence de la Vierge et de Son Fils sur leurs propres activités laïques, *comme telles*.

Nous pensons que rien ne faciliterait mieux ces gestes, qu'une prise de conscience claire et profonde, de ce qu'est réellement, au-delà des effusions sentimentales, la Régence de la Vierge sur nos activités naturelles de laïcs.

On aimerait connaître les témoignages infinis, accumulés, depuis des siècles dans la *lex orandi*, en faveur de cette royauté et commencer, d'autre part, peu à peu à en examiner les véritables fondements théologiques ainsi que les conséquences extrêmes, pour toute notre vie.

Prêts à obéir aux conseils de l'Église, nous nous tournons encore vers Elle, qui est à notre service et l'admonestons et exhortons, comme Louis XIII, de nous donner ces lumières supplémentaires dont nous avons besoin pour lui mieux obéir.

C'est alors que deviendrait plus grande notre liberté et plus forte notre volonté, pour nous soumettre, corps et âme, à la tendresse souveraine de la Vierge. C'est ainsi que nous pourrions devenir plus profondément et plus sincèrement de véritables « volontaires de la Reine », pleinement conscients de leur destinée laïque, royale et divine.

Paris. Fête du Cœur Immaculé de Marie. 1938.

Pierre Baranger,
Professeur à l'École Polytechnique.

L'Orient et le culte de la Vierge

En février et en mars, de grandes manifestations mariales orientales auront lieu à Paris, dont on trouvera plus loin le programme détaillé. Nous voudrions simplement, dans ces quelques lignes, indiquer le sens de ces manifestations organisées à l'occasion du Jubilé marial.

L'Occident doit beaucoup à l'Orient quand il s'agit du culte de la Vierge. Au point de vue doctrinal tout d'abord. On a beaucoup insisté sur le fait qu'il a été le pays des grandes discussions trinitaires et christologiques. Or, il a tout aussi profondément contribué au développement de la doctrine mariale[1]. A Jérusalem, à Antioche, à Alexandrie, au cours des trois premiers siècles, d'illustres évêques, dont plusieurs sont venus évangéliser la France, travaillent à établir sur des bases solides la doctrine christologique : saint Ignace et saint Polycarpe au Ier siècle; saint Irénée, saint Justin, Clément d'Alexandrie au IIe siècle; saint Grégoire le Thaumaturge au IIIe siècle; enfin, précédant immédiatement le Concile de Nicée, qui devait proclamer la divinité du Christ, saint Pierre d'Alexandrie et saint Méthode d'Olympe.

Il était impossible de discuter de la personne du Christ sans mettre en question le rôle joué par Marie dans l'Incarnation. Très tôt les délicats problèmes de sa maternité et de sa virginité perpétuelle sont abordés. Très tôt l'affirmation de la maternité humaine est proclamée. Mais l'Église d'Orient eut à subir encore bien des assauts avant que ne fût proclamé à Éphèse le dogme de la maternité divine. Entre les partisans de Cyrille d'Alexandrie, qui revendiquait pour

1. Signalons à cet égard les nombreux et excellents articles publiés depuis plus de 30 ans par les Pères Assomptionnistes dans leur revue les *Échos d'Orient*.

Marie le titre de « Mère de Dieu », et ceux de Nestorius, évêque de Constantinople, qui le lui refusait, la lutte s'engage. Elle est si chaude, à certains moments, que les empereurs Théodose II et Valentinien III sont obligés de faire intervenir leur police et de convoquer d'urgence un concile. Enfin, après de longues et tumultueuses séances, les patriarches de Jérusalem, d'Antioche, d'Alexandrie et leurs évêques suffragants assemblés à Éphèse, d'accord avec les légats du pape saint Célestin, et se faisant l'écho de la doctrine soutenue par les plus illustres Pères d'Égypte, de Syrie et de Cappadoce : Athanase, Cyrille, Éphrem, Grégoire de Nazianze, Basile le Grand, Jean Chrysostome, proclament solennellement la maternité divine de la Très Sainte Vierge et lui décernent officiellement le titre de « Théotocos ».

Ceci se passait en 431. Vingt ans plus tard, à Chalcédoine, la décision du Concile d'Éphèse, point central de la doctrine mariologique, était non moins solennellement confirmée contre Eutychès. A partir de cette définition, qui fut accueillie par l'Orient chrétien avec un enthousiasme indescriptible, l'effort des Pères s'applique à préciser la nature et l'ampleur, l'efficacité et la toute-puissance de l'intercession de Celle qui venait d'être proclamée « Mère de Dieu ». Un titre si noble ne faisait-il pas d'elle une médiatrice infiniment plus puissante que tous les martyrs de l'Église primitive que l'on avait surtout coutume d'invoquer ? « Mère de Dieu », Marie n'était-elle pas, par le fait même, placée au-dessus de toute créature, des anges et des hommes, comme une souveraine ? A Byzance, capitale du monde oriental en même temps que du monde romain, qu'étaient ces impératrices qui, de temps à autre, occupaient le trône et régnaient sur les immenses possessions des basileus, à côté de l'Impératrice suprême, de la Reine des cieux et de la terre entière, Marie ?

C'est cette souveraine intercession de la Très Sainte Vierge que l'on voit affirmée, célébrée et chantée magnifiquement à partir de cette époque, dans les homélies des patriarches et des évêques orientaux, dans les hymnes des mélodes, dans les antiennes des liturgistes. Faisant ressortir le contraste entre Ève qui nous perdit et Marie par qui nous est venu le salut, ils soulignent tous le caractère universel de sa médiation. « C'est par Marie que devait être écrasé le serpent », affirme Jean d'Eubée. « Personne n'a été racheté si ce n'est

par la Mère de Dieu » déclare, saint Germain de Constantinople. Et il assure que « Marie a sur Dieu un pouvoir maternel, qu'elle ne peut pas ne pas être exaucée, que Dieu lui obéit ou lui cède en tout et pour tous ». Saint Jean Damascène, qui devait, en pleine querelle des icones, donner un si magnifique témoignage de sa piété pour Marie, assure que « son intercession n'est jamais repoussée, sa prière, jamais récusée ».

Très tôt Marie eut en Palestine, en Syrie, en Asie-Mineure, en Égypte et à Constantinople, sa fête. On l'appelait « la Mémoire de sainte Marie », et elle se célébrait le dimanche avant Noël. C'était une sorte de commémoraison des mystères de celle qui fut si intimement mêlée à l'Incarnation. Après Éphèse, le triomphe de Marie s'affirme par la multiplication des fêtes qui lui sont consacrées. Presque en même temps apparaissent la Nativité de la Vierge, sa Présentation au Temple, l'Annonciation, et, un peu plus tard, sur la fin du VI[e] siècle, son Assomption ou Dormition. Les empereurs byzantins ne sont pas étrangers à ce déploiement du cycle marial : l'inscription de ces solennités de la Vierge au calendrier officiel des fêtes chômées en rend alors la célébration obligatoire pour tout l'empire.

Les offices composés en l'honneur de la Vierge se multiplient également. Immense littérature que celle des hymnographes religieux, où s'exprime le génie poétique fécond, intarissable de l'Orient. Œuvres admirables des mélodes, de saint André de Crète et de saint Romain de Constantinople en particulier, dont ils font remonter l'inspiration à la Vierge elle-même. L'un de ces offices, l' « akatiste », sorte de salutation litanique où la Vierge est célébrée en des hymnes riches de substance doctrinale autant que de religieuse poésie, aura dans la suite les préférences des Orientaux de rite byzantin. Ce sera leur « rosaire ».

Une place spéciale revient à Byzance dans ce déploiement du culte marial en Orient. « Byzance, ville de la Mère de Dieu », disent les chroniqueurs, comme les Russes le diront plus tard de Moscou. L'expression n'est pas exagérée. Dès le VI[e] siècle sanctuaires et icones de Marie sont partout dans la

nouvelle capitale bâtie sur les rives du Bosphore : aux palais impériaux, où elle veille sur le basileus, sa cour et son armée ; aux portes de la ville, qu'elle protège contre les attaques des Sarrasins, des Arabes et des Slaves ; aux quartiers des marchands, où elle favorise la conversion des Juifs, des païens et des disciples de Mahomet venus dans la capitale pour leurs affaires ; dans les couvents d'hommes et de femmes, où elle fait surgir des merveilles de sainteté, où elle trouve ses disciples les plus enthousiastes. Mais surtout c'est aux deux vénérables basiliques des Blaquernes et des Chalcoprates, construites par l'impératrice Pulchérie pour abriter deux insignes reliques venues de Jérusalem : le Voile de la Vierge et sa Ceinture, que la piété des Byzantins pour leur céleste Souveraine se manifestait le mieux. Chaque année, aux principales fêtes de Marie, les empereurs de Byzance, entourés de leur cour, au milieu d'une immense foule, se rendaient à ces sanctuaires pour y vénérer les précieuses reliques. Avant de partir en guerre, ils ne manquaient jamais de se rendre aux Chalcoprates pour vénérer la sainte Ceinture ; après la victoire, ils y revenaient rendre des actions de grâces à leur céleste Protectrice. C'est en présence de cette glorieuse relique, dont il affirme qu'elle est pour l'empire et sa capitale une source de miracles continuels et vers laquelle affluaient d'innombrables pèlerins, que saint Euthyme, patriarche de Constantinople, s'écriait au X^e^ siècle : « Qu'une force divine me ceigne et me redresse tandis que je chante votre Ceinture sacrée qui sert à votre ville de ceinture de protection, ô Vierge, de muraille enveloppante, de rempart où ne s'ouvre aucune brèche. »

Un chroniqueur byzantin rapporte que la glorieuse Mère de Dieu daigna apparaître dans la basilique des Blaquernes à un pauvre de Byzance, André, qu'elle déploya le voile de ses épaules, le prit en mains et l'étendit sur les fidèles présents. Geste symbolique que l'Église byzantine commémore chaque année le 1^er^ octobre par sa fête du « Pokrof » ou de la « Protection » de la Sainte Vierge[2]. Avec le voile se trouvait dans la basilique des Blaquernes la robe de Marie, à laquelle on attribuait aussi de nombreux miracles. A plu-

2. On trouvera plus loin la traduction partielle de cet office.

sieurs reprises, au moment des sièges de Byzance par les flottes ennemies : en 626, tout d'abord, par les flottes des Arabes, puis, en 673 et en 716, par celles des Sarrasins, enfin, en 866, par celles des Russes que conduisaient Askold et Dir, la « sainte robe » fut conduite en procession au bord de la mer, au chant des hymnes sacrés et au milieu des supplications du peuple. A peine touchait-elle l'eau du Bosphore que, chaque fois, une tempête s'élevait qui dispersait les flottes des assiégeants.

Héritière de la piété mariale des vénérables Églises de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie, Byzance devait elle-même léguer à d'autres ce précieux dépôt, après en avoir enrichi le contenu doctrinal, liturgique et iconographique. Ce sont les peuples slaves, ceux de la péninsule balkanique et surtout la Russie, qui le recueillirent au X[e] siècle. On sait avec quelle fidélité ils ont veillé sur lui.

Les solennités qui auront lieu à Paris en février-mars prochain voudraient évoquer le glorieux passé marial des chrétientés orientales : puissent-elles contribuer aussi au rapprochement entre l'Orient et l'Occident.

Fr. Ant. Hubatzek.

Le Jubilé marial

En donnant à cette année jubilaire le titre d'*Année mariale*, le Pape Pie XI consacre la tradition qui, dès les origines de notre histoire, à uni la France à la Reine du Ciel. Il ajoute, aux solennités qu'il demande en l'honneur de Marie, l'indulgence du jubilé pour tous les Français. Beaucoup n'ont pas encore célébré ces solennités, et nous pensons leur être utiles en précisant ses conditions.

1° Le jubilé est accordé une fois seulement, aux conditions ordinaires : confession qui ne peut pas être celle prescrite chaque année par l'Église, communion, différente aussi de la communion pascale [1].

2° Il faut assister auparavant à *six exercices du triduum* célébré en une église *paroissiale* et réciter publiquement, aux intentions du Souverain Pontife, *Pater*, *Ave* et *Gloria* avec *Oremus pro Pontifice... Dominus conservet eum*, etc. Ceux qui ne peuvent pas prendre part aux exercices du triduum paroissial peuvent y suppléer en visitant *six fois* leur *église paroissiale* et en récitant à chaque visite un chapelet, *Pater*, *Ave*, *Gloria Patri* à l'intention du Souverain Pontife.

Les curés et les confesseurs sont autorisés à réduire le nombre des visites pour une raison grave, à la condition que la visite omise soit remplacée par la récitation à domicile du chapelet, suivie de *Pater*, *Ave*, *Gloria Patri*, comme il est dit plus haut. En faveur des *malades seulement*, les prières prescrites pourront être diminuées ou même commuées en d'autres prières appropriées à l'état de chacun d'eux.

3° Le triduum demandé est strictement paroissial, et cela parce que c'est la paroisse comme telle qui doit se consacrer à la Sainte Vierge ; par conséquent, le jubilé ne pourra être

1. Sur l'histoire du jubilé et les conditions ordinaires, voir *Le Jubilé*. Éd. du Cerf, in-18, 1933.

gagné que dans les églises paroissiales. Une décision de la Sacrée Pénitencerie l'affirme nettement. Il n'y avait donc, primitivement, que l'impossibilité physique qui dispensait d'aller à l'église paroissiale; les religieuses, même cloîtrées, et leurs enfants qui ne sortent pas de la maison n'étaient pas exemptes de cette obligation. Mais S. Exc. Mgr Harscouët, évêque de Chartres, a reçu de S. Em. le cardinal Lauri, grand Pénitencier, un *Rescrit* de la Sacrée Pénitencerie, daté du 1er décembre 1937, aux termes duquel les religieuses cloîtrées peuvent gagner l'Indulgence jubilaire concédée le 31 mai dernier aux fidèles de France par le Bref apostolique *Comitatus Nationalis Gallici*. « Cette faveur leur est accordée à la condition qu'elles fassent dans leur chapelle le triduum marial prescrit. »

4° Mais si l'on ne peut dans les autres sanctuaires gagner l'indulgence du jubilé, on peut cependant et l'on n'en doit pas moins faire les exercices demandés et réaliser la *mission mariale*. Le triduum peut comporter une journée le jeudi, pour les enfants de la « *Croisade du Chapelet des Enfants* ».

Le deuxième jour, le vendredi, pourrait être consacré aux dames et aux jeunes filles; en profiter pour les initier à l'*Action Catholique féminine*, ou stimuler leur zèle.

La troisième journée, le samedi, serait réservée aux hommes et aux jeunes gens. Le dimanche pourrait s'intituler Grande Journée Mariale, avec communion générale le matin, grand' messe avec sermon; séance solennelle l'après-midi avec projection sur le culte de Marie, le tout clôturé par un salut du Très Saint-Sacrement.

5° Le document pontifical insiste sur le caractère de *mission mariale* que doit avoir ce triduum; il y faut des prédications appropriées, la méditation des mystères du Rosaire accompagnant la récitation des *Pater*, *Ave*. Il est intéressant de constater que cette idée de *mission mariale* était déjà celle du P. Joseph, qui rédigea à la fin de janvier 1638, quelques jours par conséquent avant la déclaration de Saint-Germain, un *Mémoire pour établir des prédicateurs pour prêcher la dévotion que le Roi fait à la Sainte Vierge de mettre son royaume sous sa protection* [2], dont voici les principaux articles : « Le Roi

2. Ce *Mémoire* se trouve dans le manuscrit de la vie du P. Joseph, par Lepré-Balain, intercalé aux folios 214-215. Il est reproduit par L.A., *art. cité*, p. 202-203.

formera un corps de prédicateurs apostoliques qui seront choisis et nommés par Sa Majesté, tant des séculiers que des réguliers, sur le sujet du dessein que sa Majesté a de publier par son royaume sa dévotion envers la Vierge et d'exciter son peuple à rendre honneur aux mystères de la Passion du Sauveur et à l'exaltation de la foi par la piété et les mœurs. »

Il cite parmis les ordres employés, Jésuites, Feuillans, Minimes, les Quatre Mendians, Carmes, Dominicains, Augustins. « Sa Majesté écrira aux Gouverneurs des provinces à ce qu'ils favorisent les dits prédicateurs selon qu'il en sera besoin. » Avec des parties légèrement archaïques, n'y a-t il pas dans ces projets du P. Joseph, projets qu'il n'eut pas le temps de réaliser, quelque chose dont nous devons nous souvenir? Il voulait ranimer « la foi par la piété et les mœurs »; que les solennités de l'année mariale ne soient pas seulement extérieures, mais qu'elles aient pour conséquence une fidélité plus stricte aux pratiques de la dévotion envers Marie, chapelet, *Angelus*, etc, un effort plus marqué pour assister aux offices, une imitation plus active des vertus de la Sainte Vierge : ainsi notre acte de consécration sera réel et pourra être le présage d'une consécration plus solennelle encore et plus universelle.

A. M.

La paix Sainte-Marie

« Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. Nous avions entendu parler de mondes disparus tout entiers, d'empires coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins... Nous apercevions, à travers l'épaisseur de l'histoire, les fantômes d'immenses navires qui furent chargés de richesse et d'esprit. Mais ces naufrages, après tout, n'étaient pas notre affaire. Et nous voyons maintenant que l'abîme de l'histoire est assez grand pour tout le monde. Nous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie[1]. »

Ce solennel avertissement emprunte aux circonstances présentes une tragique actualité. Il n'est pas un de nous qui ne sente la gravité de l'heure, qui ne voie se multiplier les menaces d'une guerre d'extermination que le moindre incident pourrait déchaîner et où l'Occident s'engloutirait. Certes, Dieu n'a pas besoin de notre civilisation : n'en déplaise à Hilaire Belloc, « l'Europe n'est pas la foi ». Mais la culture chrétienne de l'Occident est un bien si grand, si réel, que tout chrétien se sent le cœur serré à l'idée de sa possible disparition. Et qui peut penser sans horreur à ces luttes fratricides entre les peuples? Qui ose évoquer ce que serait la guerre de demain, avec les terrifiants progrès accomplis dans l'art diabolique de tuer par grandes masses? Et quel remède humain pourrait, en l'état présent du monde, nous être de quelques secours?

Mais un cœur chrétien doit s'élever bien au-delà de ce sentiment d'effroi ou de compassion naturel : il lui faut épouser le désir même du Christ et de son Vicaire[2]. La

1. P. Valéry, *Variété*, 1919, 1re Lettre.
2. Cf. Encyclique *Ubi Arcano*, 1922.

devise du Pape régnant : « La Paix du Christ dans le Règne du Christ », renferme tout un programme de restauration chrétienne, le plus beau, le plus difficile aussi, mais où se perpétue la tradition de l'Église, toujours semeuse de paix : qu'on se rappelle la Trève de Dieu, qui imposait sa barrière aux violences sanguinaires de nos aïeux. Il semble toutefois que le désir de la paix soit une des aspirations les plus profondes de notre temps troublé, et que les chrétiens prennent de plus en plus conscience du devoir qui leur incombe devant cette grande soif du monde : vouloir la paix, prier pour la paix, bien plus : la *faire* dans la mesure de leurs forces. Car si tout remède naturel s'avère impuissant à nous sauver, « rien n'est impossible à Dieu » (Luc, I, 35), et la puissance même de Dieu est à notre portée par la prière. Nous prierons donc pour la paix; nous nous unirons pour implorer et procurer la paix. C'est un signe des temps que ces associations de prières, ou récemment fondées [3], ou qui reprennent aujourd'hui, sous la pression des circonstances, une vie nouvelle. De ce nombre est assurément l'*Ordre de la Paix* : on voudrait en rappeler ici les origines, le but et les bienfaits.

***

Cet *Ordre de la Paix* est inséparable, dans ses origines comme dans ses caractères essentiels, de l'*Ordre de la Vierge Marie*, ou de l'*Annonciade*, fondé au début du XVI[e] siècle par la B[se] Jeanne de Valois, fille de Louis XI. Pour étendre aux gens du monde les bienfaits assurés à sa famille religieuse par la pureté d'esprit qui la caractérise, et les privilèges spirituels dont les Souverains Pontifes l'avaient enrichie, la Fondatrice, avec l'aide du B[r] Gabriel-Marie, franciscain, son père spirituel, fonda aussi un Tiers-Ordre dit *Ordre de la Paix*, approuvé par le Pape Léon X (bulles des 6 et 14 juillet 1517), et confirmé par Adrien VI.

Si le *but* de ce Tiers-Ordre est d'abord de procurer la gloire de Dieu et la sanctification des âmes, la note qui lui est propre est d'animer ses membres d'un *esprit de paix*, la paix

3. Cf. *La Vie Spirituelle*, oct. 1937 : « Pour un cloître de la Paix. »

du Christ, fruit de la charité. De là, les trois articles fondamentaux de sa règle qui, régissant « le cœur, les paroles et les actions », font de ses membres des semeurs de paix, et les établissent, s'ils sont bien gardés, dans une exacte et vivante charité.

Mais pour être plus fidèles à leur règle et à l'esprit de l'Annonciade, les adhérents fixent leurs regards sur Marie, Reine de la Paix. Comme elle le fit à sa servante, Jeanne de Valois, Notre-Dame leur propose trois dévotions où elle a excellé : la Parole de Dieu, la Passion du Christ, et l'Eucharistie. Or, qui ne voit que ce sont justement les trois grandes dévotions catholiques, parfaite synthèse d'une vie chrétienne à l'école de Notre-Dame et en union avec elle?

L'Ordre de la Paix se présente donc à nous comme une société spirituelle, comme une association de chrétiens décidés à faire régner en eux et autour d'eux la paix du Christ. C'est une contagion de la paix chrétienne qu'ils désirent créer, moins par leurs discours que par leurs actes et leur bonté. Ils se proposent d'atteindre de toute leur âme à la béatitude des pacifiques.

***

L'Ordre de la Paix rencontra dès sa fondation la faveur des fidèles qui vinrent en grand nombre s'y agréger, promettant de garder « la paix du cœur, la paix de la langue et la paix de la main ». En cette année de jubilé marial, puisse-t-il attirer de nombreuses âmes qui travailleront à établir sur terre la seule paix possible : « la Paix du Christ dans le Règne du Christ »![4]

C.-L. Lecreux.

4. Pour toute demande de renseignements complémentaires ou d'admission, s'adresser à la *Révérende Mère Ancelle, Monastère de l'Annonciade, 137, route de Versailles, Thiais* (Seine).

Programme
de nos prochaines manifestations mariales

Nous donnons ici le programme définitif des grandes manifestations mariales organisées à Paris, en février-mars, par **La Vie Spirituelle** et le **Centre d'Études russes « Istina »**, sous le haut patronage de S. Ém. le Cardinal **Tisserand**, secrétaire de la Sacrée-Congrégation orientale, de S. Ém. le Cardinal **Tappouni**, Patriarche syrien d'Antioche, et sous la présidence de S. Ém. le Cardinal **Verdier** et de LL. EE. NN. SS. **Harscouët** et **Chaptal**.

EXPOSITION MARIALE ORIENTALE

du 20 février au 20 mars 1938

Organisée par le Centre « Istina », avec le concours des Missions orientales catholiques de Paris et de nombreuses institutions savantes, elle aura lieu 29, boulevard La-Tour-Maubourg, Paris-VII[e], du 20 février au 20 mars.

L'exposition sera ouverte chaque jour de semaine, de 10 à 12 heures et de 14 à 19 heures. Le dimanche, de 14 à 19 heures. Toutefois, le lundi 28 février et le mardi 1[er] mars, l'accès en sera réservé aux participants des journées d'études mariales.

Cette exposition groupera un grand nombre d'objets et de documents relatifs au culte de la Vierge dans les pays d'Orient. Elle aura pour but de manifester la profonde unanimité de l'Orient et de l'Occident dans la vénération envers la Mère de Dieu.

TRIDUUM MARIAL DE PRIÈRES
pour l'union des chrétiens,

du 25 au 27 février 1938

Vendredi 25 février, *Église du Très Saint-Sacrement* (222, rue du Faubourg-Saint-Honoré), à *20 h. 30*, sous la présidence de S. Exc. Mgr Harscouët, évêque de Chartres, Office de la Très Sainte Vierge selon le rite byzantin; sermon par le T. R. P. Padé, O. P., sur *La Louange à Marie de l'Orient chrétien*; bénédiction du Très Saint-Sacrement. Les chants seront exécutés par les *chœurs de l'Église catholique russe de Paris.*

Samedi 26 février, *Basilique de Notre-Dame-des-Victoires*, à *20 h. 30*, sous la présidence de S. Exc. Mgr Chaptal, Auxiliaire de Paris, Office de la Sainte Vierge, comme la veille; sermon par le R. P. Carré, O. P., sur *Marie et nos frères séparés*; bénédiction du Très Saint-Sacrement (chœurs russes).

Dimanche 27 février, *Église métropolitaine de Notre-Dame*, à *16 heures*, sous la présidence de S. Ém. le Cardinal Verdier, Office de la Très Sainte Vierge, comme les jours précédents; sermon par M. le Chanoine Thellier de Poncheville, sur *Marie et l'Union des chrétiens*; procession solennelle d'Icones avec le concours du clergé oriental de Paris bénédiction du Très Saint-Sacrement (chœurs russes).

JOURNÉES D'ÉTUDES MARIALES

28 février-1er mars 1938

Organisées par **La Vie Spirituelle** et le **Centre d'Études russes « Istina »**, elles auront lieu 29, boulevard La-Tour-Maubourg, Paris-VII^{e}, le lundi 28 février et le mardi 1er mars. Elles auront pour thème général l'étude parallèle de la doctrine de l'Intercession mariale en Orient et en Occident.

Lundi 28 février : ***Le matin :*** à 9 heures, *La Doctrine de l'Intercession mariale* chez les Pères grecs, par M. le Chanoine G. Bardy, ancien professeur de Patrologie aux Facultés catholiques de Lille; à 10 heures, *L'Intercession mariale dans la piété russe*, par Mlle J. Danzas, du Centre « Istina ».

Après-midi : à 15 heures, *L'Intercession universelle de la Très Sainte Vierge dans la foi vivante de l'Église catholique*, par le R. P. Aubron, S. J., professeur de Mariologie à l'Institut Catholique de Paris; 16 heures, *Le thème de l'Intercession mariale dans l'iconographie orientale et occidentale*, par M. Maurice Vloberg, ancien élève de l'École des Chartes. (Projections.)

Mardi 1er mars : ***Le matin :*** à 9 heures, *Théologie de l'Intercession*, par le R. P. Nicolas, O. P., professeur de Dogme à l'Institut Catholique de Toulouse; 10 heures, *L'Intercession mariale chez les maîtres de l'École française*, par le R. P. Hoffer, professeur au collège Fénelon de La Rochelle.

Après-midi : 15 heures, *L'Intercession mariale dans la tradition théologique et liturgique de l'Église russe*, par le R. P. Dumont, O. P., directeur du Centre « Istina »; 16 heures, *Les plus belles hymnes mariales de la liturgie russe*, traduites et présentées par le R. P. Hubatzek, du Centre « Istina », seront exécutées par les *chœurs de l'Église catholique russe de Paris.*

Nous invitons particulièrement à ces journées d'études les professeurs de Faculté et de Séminaire, les prêtres, les religieux et toutes les personnes qui s'intéressent spécialement aux questions mariales et au problème de l'unité chrétienne [1].

1. *Carte de participation : 10 francs.* Pour les cartes et les renseignements complémentaires, s'adresser, soit au R. P. Lajeunie, 29, boulev. La-Tour-Maubourg, Paris-7e, soit au R. P. Dumont, 39, rue François-Gérard, Paris-16e.

Nous rappelons en toute simplicité à nos amis qui le peuvent de nous aider financièrement. Quelques abonnés ont répondu à notre appel. Nous les remercions vivement. (Les Éditions du Cerf, C.C. Paris 1436-36, avec mention « Pous les manifestations mariales ».)

LECTURES

LE Bx LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT[1].

Voici une excellente Vie du grand ami de la Très Sainte Vierge, de l'apôtre qui prêcha son « esclavage ». Vivante, précise, pleine de bon sens et de sens surnaturel, illustrée de vieilles gravures et de photographies qui nous transportent au temps et dans les lieux où le saint a vécu. La doctrine mariale de Grignion de Montfort n'est pas étudiée spécialement en ce petit livre, qui ne veut être qu'une biographie. Il n'en est pas moins riche de réflexions et suggestif aussi. C'est ainsi que la prédication mariale du Bienheureux y apparaît comme une des causes de l'unité vendéenne; c'est elle qui paraît avoir le mieux révélé la « Vendée » à elle-même en attachant des pays fort différents au Christ par Marie; le soulèvement anti-révolutionnaire n'aura-t-il pas lieu exactement dans les limites du territoire évangélisé par ce grand apôtre? Les missions si pittoresques revivent en ces pages. Enfin, l'on y relira un des textes les plus importants qu'il y ait dans le gros et séculaire dossier de la *singularité*; embarrassant problème qui jamais, peut-être, ne se posa de façon plus aiguë qu'au sujet de Grignion de Montfort. Son ami Blain lui reprochant ses bizarreries qui décourageaient toute collaboration, il s'en justifia par deux distinctions excellentes. Il y a, dit-il, les bizarreries des hommes vivant en communauté, et ils doivent s'en corriger pour suivre la manière commune; il y a celles des « missionnaires et hommes apostoliques » qui travaillent seuls, et elles sont forcées s'ils suivent pour de bon l'Esprit du Christ et s'ils sont vraiment terribles au démon. D'autre part, il y a parmi les bizarreries regrettables celles dont on est conscient et celles que, « tenant de la nature, on ne remarque point ». Distinctions excellentes, ai-je dit. Cependant la façon dont ce grand original défend ses propres bizarreries gêne quelque peu, et cela fait surgir un nouveau problème : chez certaines natures, des vices de jugement ne tournent-ils pas au profit de la sainteté, et la sainteté, qui devrait les rectifier, ne les exagère-t-elle pas? Oh! que je répugne à poser cette question! Et puis, qu'est-ce que notre Saint dira donc aux « hommes apostoliques » qui vivent en communauté?...

fr. PIE RÉGAMEY, O. P.

1. Par Louis Chaigne, in-12, 166 pages, de Gigord, 1937.

Quelques livres sur Notre-Dame

L'année de Jubilé Marial que Pie XI vient d'accorder à la France ne pouvait manquer d'attirer l'attention des esprits sur le Mystère de Marie, aussi était-il facile de prévoir que des livres nombreux paraîtraient pour répondre à ce besoin. On voudrait parler ici de quelques-uns de ces livres dont la lecture serait bienfaisante. On n'écarte pas pour autant ceux dont on ne parle pas aujourd'hui, on se propose même d'y revenir, mais on présente ceux qui avaient été à portée de notre main quand on nous a demandé cette note.

Voici d'abord un livre d'Edmond Joly, *Notre-Dame de Bonheur*[1]. Qui ne connaît l'humble, cher et grand écrivain qui passa toute sa vie à assurer le succès des autres? Nous avons lu *Théotocos*, admiré et goûté *Le Cantique du Vitrail*, qui nous apportaient la vibration lumineuse de Chartres et traçaient de grandes fresques d'histoire mariale. Ici c'est tout autre chose, plus intime et non moins séduisant. Edmond Joly est mort, voici plus de cinq années. Quand j'ouvre *Notre-Dame de Bonheur*, il me semble que c'est comme si on ouvrait son cœur et qu'il s'en échappât un parfum marial unique.

Lui seul pouvait écrire ce livre où je le retrouve tout entier, avec son sourire ingénu et son âme épanouie par la vie liturgique dans l'amour de Marie, son âme d'enfant profonde et simple.

Il avait dessiné le livre sous les yeux bienveillants du Cardinal Mercier. Et voici qu'on nous le donne aujourd'hui, comme une fleur qui n'a rien perdu de son parfum, ni de sa fraîcheur.

Je le proposerais volontiers comme un *Bréviaire de vie mariale*. Il vous parlera du bonheur, le vrai, qui n'est pas

1. Edmond Joly, *Notre Dame de Bonheur*. Édit. Casterman, Paris, 1937. In-12, 200 pp. Prix : 10 fr.

illusoire, qu'on trouve près de Marie, la Bienheureuse et notre Mère.

Puis il vous dira ce qui constitue une Journée de Marie, une journée où Marie est présente à l'âme, à qui elle apprend à vivre avec la Trinité divine, dans le Mystère de Jésus.

Et, vous prenant par la main, il vous conduira pas à pas dans l'année liturgique de Marie. Cette Mère divine vous fera entrer dans toute la grâce du cycle bienfaisant où baignent nos existences chrétiennes.

Quand le livre est achevé on se dit : Je le poserai sur ma table pour en respirer un peu, à chaque saison de l'Église, à chaque fête de Marie.

Et je n'ai pas dit l'enchantement de ce style qui nous arrache à nous-même pour nous agenouiller avec Marie, afin d'aspirer et de respirer la vie divine.

Mlle Cécile Jéglot n'est pas docteur en théologie et elle n'a pas fonction de directeur; mais elle a connu bien des âmes et elle a médité longuement sur le Mystère de Marie. On le voit bien à son nouveau livre : *A l'école de la Vierge (cycle liturgique)*[2].

Ce livre ressemble à ses autres livres consacrés à Notre-Dame, et c'est déjà en annoncer le charme; et pourtant il s'en distingue, et c'en est la nouveauté.

Comme Edmond Joly, elle a goûté le charme liturgique des fêtes mariales et elle nous en apporte la fraîcheur inaltérée. Évocation de liturgie et évocation d'histoire tout ensemble. Son âme chante dans ces belles pages émues. Chant de joie et chant de reconnaissance d'un cœur qui a senti passer sur sa vie la bénédiction de Marie, mais qui se retourne vers nous et nous dit : Chantez avec moi, car, vous aussi, la grâce et la bénédiction de Marie a coulé sur vous.

Et elle excelle à nous faire découvrir cette grâce qui est en nous apparentée au Mystère de Marie, à tous les Mystères de Marie; cette grâce que nous n'avions peut-être pas su bien apercevoir, à laquelle nous avions peut-être trop oublié de répondre.

2. Cécile Jéglot, *A l'école de la Vierge*. Édit. Spes, Paris, 1937. In-16 jésus, 272 pp. Prix : 15 fr.

Ce livre, en effet, qui a de si belles résonances de cantique, est un appel à l'action, à la vie.

L'artiste qu'est Mlle Jéglot, qui nous conduit si bien dans les musées, où elle nous fait admirer la grâce d'un Titien ou d'un Raphaël peignant pour la Vierge (on n'a pas oublié *La Vie de la Vierge dans l'Art*, paru il y a dix ans), sait qu'il y a mieux à faire qu'à dessiner sur la toile, il faut peindre dans son âme. Elle a beaucoup vécu avec les âmes. Elle s'indigne qu'on laisse inutilisées les ressources spirituelles que Dieu nous a confiées ; elle s'inquiète pour la société où les chrétiens oublieraient de remplir leur tâche. Elle vient dire, en méditant les Mystères de Marie, la leçon que ces mystères nous apportent. Ainsi le cantique s'achève en action.

Voici maintenant le livre du Dr Willam : *La Vie de Marie Mère de Jésus*[3]. Rien de plus simple que ce titre, mais sous ce titre très simple nous avons un grand livre.

J'ai lu beaucoup d'ouvrages, et singulièrement beaucoup d'ouvrages sur la Très Sainte Vierge ; je ne crois pas en avoir rencontré qui m'ait procuré une émotion plus profonde que cette étude savante qui avance lentement vers son but, nous dévoile la grandeur mystérieuse de cette Femme : le ciel lui a révélé qu'elle aurait un Fils appelé à la plus haute destinée : sauver le monde, et elle découvre pas à pas le Mystère de cette Rédemption à laquelle elle doit coopérer.

C'est un drame qui se déploie sous nos yeux dans le cadre de l'Évangile, dont le Dr Willam utilise tous les traits. Ceux qui avaient lu son autre ouvrage : *La Vie de Jésus dans le pays et le peuple d'Israël*, avaient admiré l'art consommé et la science pénétrante avec lesquels il interprétait l'Évangile. Ici c'est la même richesse, la même souplesse de pensée que nous retrouvons, afin de ne rien laisser d'inexpliqué. Et tandis que le livre avance qui laisse tomber des traits que nous avions peut-être trop empruntés à des révélations incertaines ou des imaginations douteuses, le portrait grandit qu'il trace de la Mère de Jésus devenue notre Mère.

Je ne dis pas que nous ne voudrions pas nuancer autrement que lui telle affirmation, comme pp. 305-306, sur la

3. Dr Willam, *La vie de Marie Mère de Jésus*. Édit. Salvator, Mulhouse. Gr. in-8, 440 pp. Prix : 35 fr.

connaissance que Marie a de la Trinité; ailleurs nous trouverons trop poussé tel trait... Mais quiconque voudra parler avec autorité ou écrire sur le Mystère de Marie doit avoir lu le livre du Dr Willam. L'avoir lu, et l'avoir relu.

Il faut comprendre comme lui la Mère à qui a été donné un Fils qui porte le nom de Fils de Dieu, et un Fils en qui cette Mère, alertée par la prophétie de Siméon, avance en cherchant à découvrir les traits du Sauveur qui rachète son peuple et le monde entier.

Cette vue de Marie, la Femme qui vit entre deux prophéties, celle du premier Jardin qui annonçait une grande lutte et une douloureuse victoire, et celle de l'Apocalypse qui parle aussi de combat et de triomphe, cette vue de Marie est une réussite admirable brossée comme une fresque d'épopée...

Notre manière française d'écrire et de composer aurait peut-être préféré qu'on laissât tomber en note des observations qui font traîner le récit.

Mais allons-nous nous plaindre, quand on nous donne un chef-d'œuvre?

Cependant le Dr Willam ne décrit pas tout le Mystère de Marie, mais seulement la Vie de Marie qui contient la sève de ce Mystère. C'est tout ce Mystère de la Reine que le Comité des Congrès marials français, en novembre 1936, demandait au P. Morineau de traiter en exposant la *Souveraineté de Notre-Dame* [4].

L'auteur aurait bien voulu se dérober. Le sujet était trop grand et le temps trop bref pour s'y appliquer : il fallait le livre pour l'année du Jubilé. Mais le thème était si beau que l'auteur se laissa persuader par ses amis.

Je ne dirai pas qu'il a réussi dans son effort. Ce n'est pas à moi de le dire. Aussi bien me demande-t-on seulement ici de dire quel fut cet effort.

On allait célébrer le IIIe centenaire de la consécration de la France à Marie par Louis XIII; il fallait écrire un *Essai sur la Souveraineté de Notre-Dame* : dire ce qui fonde cette souveraineté et montrer ce qu'elle exige, et raconter ce que fut cette souveraineté de Marie en France.

4. B.-M. Morineau, S.M.M., *Souveraineté de Notre-Dame*. Édit. Bloud et Gay, Paris, 1938, Gr. in-8, 316 pp. Prix : 30 fr.

De là deux parties dans l'ouvrage.

Pour manifester ce qui constitue la souveraineté de Marie, il fallait montrer ce royaume des esprits que Dieu avait préparé éternellement, qu'il inaugurait dans notre monde avec l'homme et qui aurait son centre en Jésus-Christ Roi immortel des siècles. Mais précisément à Marie était dévolue une place unique dans l'établissement de cette royauté de Jésus-Christ : elle en prépare la venue; et quand Jésus-Christ est venu, elle travaille à l'installer dans les vies et les sociétés. Après ces recherches fondées en théologie et en histoire, l'auteur examine alors ce qui constitue proprement cette royauté de Marie, ce qu'elle exige de notre part et comment elle se manifeste dans l'Église et la société. Une méditation nous parle de Marie Impératrice du monde et Reine de France, étudie le service que nous lui rendons et comment elle nous utilise.

La IIe partie voulait manifester cette Vie mariale française. Pour cela il fallait faire surgir toute notre vie nationale. Non pas seulement conter quelques histoires de France, mais évoquer l'histoire de France, avec l'action de Marie qui la pénètre. Grande tâche! L'auteur y a-t-il réussi? Au lecteur d'en juger. Mais ce qu'il peut dire, c'est qu'à mesure qu'il avançait, il était émerveillé de ce qu'il rencontrait d'action mariale. Tant et tant de traits, qu'il lui devenait impossible de les rassembler tous. Il s'efforçait de recueillir l'essentiel. Et si la tâche était lourde, il y avait grande joie à peiner pour la Reine et pour la France.

Il s'appliquait à donner à son travail une rédaction qui ne découragerait pas les lecteurs. Il écrivait pour les « honnêtes gens », comme on disait au XVIIe siècle.

Seulement, avant de prendre congé de ses lecteurs, il réunit dans une conclusion plus rigoureuse ce qui constitue la souveraineté de Marie, cette royauté dont il avait suivi les manifestations dans l'Église et dans la vie française.

Ce livre, qui pourra servir de Mois de Marie, qui en connaît la division en lectures, vise plus encore à parler aux âmes et à leur infuser deux amours : Marie et la France. Un double amour qu'elles ont déjà, mais qu'il faut rendre plus vrai, plus fondé en vérité.

Livre de contemplation, mais aussi livre d'action : conduire les âmes à Marie, leur faire prendre conscience de ce

qu'elle a fait pour nous, c'est les amener à mieux travailler pour l'Église et pour le monde.

Le P. Morineau était inquiet de traiter brièvement cette ample matière du Mystère de Marie. C'est une préoccupation qui n'agite pas Dom Démaret. Bénédictin, il a l'audace et la sérénité de son Ordre qui domine le temps, et il nous annonce que, pour traiter de *Marie de qui est né Jésus*, il nous donnera quinze volumes [5]. L'heureux homme, l'heureux moine!

Et nous participerons à son bonheur en le lisant, sans participer à la peine de sa recherche!

Quand j'ai vu l'annonce de son livre, je songeais à ce rêve qui me hante : nous donner une édition critique de la *Summa Aurea* de Bourassé, qui est introuvable. Ce serait un travail digne d'un Bénédictin; mais c'est autre chose qu'il nous apporte. Je vais tâcher de m'en expliquer en traitant des trois premiers volumes parus; quand l'œuvre sera plus avancée, il faudra lui consacrer une grande étude d'ensemble.

Le R. Père a bien vu et bien dit que la Maternité divine est le fondement de toute la grandeur de la Très Sainte Vierge, d'où le titre de son ouvrage : *Marie de qui est né Jésus*.

Aussi étudier la dignité et la grâce de Marie, c'est étudier son action dans le monde et dans l'Église, c'est étudier toute la religion. On ne s'étonnera donc pas de l'ampleur qu'a prise son travail. Ainsi deux volumes (IX et X), seront consacrés à étudier « Jésus, Fils de Marie ». Nous ajouterons même volontiers que son œuvre est trop brève — ceci n'est pas une plaisanterie, — car si Marie est Mère des hommes, comme le R. Père l'établira au XII[e] volume, l'explication de cette maternité devait l'engager à étudier le Corps mystique du Christ qu'est l'Église et l'action de Marie dans l'Église; et ceci ne me paraît pas suffisamment énoncé dans le programme qu'il donne de son XIII[e] et XIV[e] volume. Aussi serais-je heureux que ma critique lui vienne comme une tentation d'ajouter à ce qu'il nous a promis, qu'il y succombe.

5. Dom Démaret, O.S.B., *Marie de qui est né Jésus*. Édit. Spes, Paris, 1938. Trois vol. In-8 cour., 284, 262, et 230 pp. Prix de chaque vol. : 25 fr.

Ainsi on aurait la *Préparation de la Mère de Dieu, la Mère de Dieu,* et la *Consommation de la Mère de Dieu.*

On devine avec quelle ampleur nous sera donné le développement de cette belle théologie mariale, car le théologien manie avec aisance l'histoire, se révèle exégète et fait appel à la tradition. Les Pères sont invités à venir témoigner pour la gloire de Notre-Dame, et on les cite abondamment.

D'ailleurs prenez bien garde qu'on ne songe pas à nous donner une thèse sèchement établie. C'est la théologie du cœur autant que de l'esprit, l'auteur cite Contenson, il parle pour nous inviter à aimer et à prier la Mère de Dieu. On apprend à se sanctifier en la regardant, suivant un mot du B^x^ Grignion de Montfort.

Je pourrais continuer mes observations, dire comment, en vrai Bénédictin, tel Dom Marmion, il utilise la liturgie, pour en recevoir une leçon de doctrine et de vie. Les trois volumes dont je tourne les pages m'inviteraient à multiplier mes réflexions, mais j'aime mieux dire : prenez-les, lisez-les, et qu'ils vous tirent dans cette lumière dont parle l'auteur et que « la Très Sainte Vierge vous donnera, et abondante ; car elle est le Siège de la Sagesse ».

B.-M. Morineau, S. M. M.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).